

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 2 de 2019

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Recherches sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

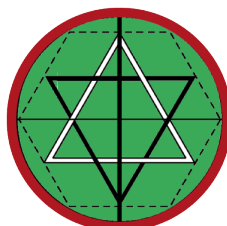
*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Richard Wagner

(1813-1883)

En référence à l'article de Annie Delcros



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2019
Avril, mai & juin 2019

L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville
75018 Paris

Téléphone (entre 9h et 18h) :
06 60 53 18 52

Courriel :
brunolechaux@gmail.com

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation Traditionnelle)

ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger

Rédacteur en chef :

Bruno Le Chaux

Rédacteur en chef honoraire :

Yves-Fred Boisset

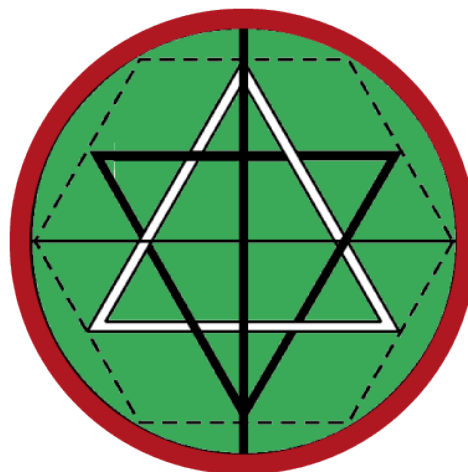
Rédactrices en chef adjointes :

Christine Tournier, Annie Delcros

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Sommaire du numéro 2 de 2019

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, Ésotérisme et Exotérisme, par Bruno Le Chaux	1
Le travail spirituel dans la voie bouddhique, par Christine Tournier	4
Alexandra David-Néel, de l'Inde au Tibet, de l'hindouisme au bouddhisme, par Michèle Quatremare	19
Le dragon, ennemi intime, par André Pinto	28
Le Graal, par Jérôme Levasseur	36
Richard Wagner, par Annie Delcros	44
Hommage à Joséphin Péladan (1858-1918), deuxième partie	61
1. Le souvenir de Péladan, par Camille Mauclair	62
2. Le chevalier Adrien Péladan (1815-1890), par Joanny Bricaud	67
3. La harpe de Cléden, par Joséphin Péladan	72
4. Joséphin Péladan, Auguste Strinberg et le Symbolisme de l'or, par Alain Mercier	78
5. La Pâque de Parsifal, légende de Pâques, par Joséphin Péladan	82
Les revues	97

ÉDITORIAL

ÉSOTÉRISME ET EXOTÉRISME



Chaque religion possède une partie ésotérique, c'est-à-dire une partie de son enseignement placée « à l'intérieur du cercle », réservée à quelques-uns de ses membres et non accessible à tous. La partie enseignée à tous est dite exotérique, « à l'extérieur du cercle ».

L'ésotérisme et l'exotérisme sont bien antérieurs aux différentes religions révélées, c'est pourquoi René Guénon précise qu'il nous faut parler d'Ésotérisme judaïque, d'Ésotérisme chrétien et non pas de Judaïsme ésotérique ou de Christianisme ésotérique, expressions qui laisseraient sous-entendre, bien à tort, que le Judaïsme ou le Christianisme – entre autres exemples – seraient antérieurs à l'ésotérisme.

Galvaudage du terme ésotérisme par le New-Age

Il faut faire attention et bien comprendre que le véritable ésotérisme n'a rien à voir avec le New-Age qui n'est qu'un bric-à-brac de concepts hétéroclites pour esprits faibles.

Pourquoi cette séparation entre ésotérisme et exotérisme ?

Cette séparation a été rendue nécessaire du fait de la chute de l'Homme et de l'incapacité, pour certains hommes, de comprendre les notions ésotériques, ce qui les rend agressifs et belliqueux.

Ainsi Jésus enseignait en disant : "*Ne donnez pas de choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles aux pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent*" (évangile de Matthieu, chapitre 7, verset 6).



*Moïse tenant les Tables de la Loi
(Guido Reni, 1624)*

Moïse également, de retour du mont Sinaï où il avait reçu les premières tables de la loi (ésotérique), les brisa en voyant que le peuple juif avait rendu un culte au Veau d'Or (culte satanique). Moïse comprit qu'il ne pouvait donner l'enseignement ésotérique à tous et le réserva à un petit groupe d'initiés. Il remonta sur le mont Sinaï et redescendit avec de nouvelles tables de la loi adaptées à son peuple, tables qui présentent les 10 commandements, c'est-à-dire une loi exotérique.

Ne pas jeter les perles aux cochons, voilà bien la raison principale de cette séparation entre ésotérisme et exotérisme et la nécessité du secret. L'église catholique a massacré les Albigeois (qu'elle a appelé Cathares ou Parfaits), qui étaient des gnostiques chrétiens, a brûlé sur le bûcher plusieurs grands gnostiques (tel Giordano Bruno en 1600, etc.). Les musulmans ont souvent exécuté leurs soufis.

Évolution à travers les âges

Ce qui est aujourd'hui du domaine de l'ésotérisme ne l'était pas nécessairement quelques siècles plus tôt. Prenons l'exemple du Christianisme. Différents conciles ont condamné et rendus hérétiques des concepts qui étaient pourtant universellement admis dans le Christianisme primitif, les faisant entrer, par la force des choses, dans le domaine de l'ésotérisme. Beaucoup d'éléments de doctrine de l'enseignement de Martinès de Pasqually en font notamment partie.



*Moïse brisant les Tables de la Loi
(Rembrandt)*

Ésotérisme chrétien et Franc-maçonnerie

Où trouver une école sérieuse pour l'ésotérisme en occident ?

Selon René Guénon, le seul réceptacle de l'ésotérisme occidental se trouve dans la franc-maçonnerie et le compagnonnage. On distinguera cependant la vraie maçonnerie de la maçonnerie déviée.

En effet, en France et en Belgique s'est développé une étrange franc-maçonnerie dite adogmatique et libérale qui est devenu l'antithèse de ce qu'elle devait être, à savoir une voie initiatique pour l'ésotérisme chrétien. Il existe donc des regroupements d'individus qui se disent francs-maçons mais n'ouvrent pas leurs travaux sur le prologue de l'évangile de Jean et qui, pour certains, se disent athées. Les sujets de leurs travaux n'ont rien à voir avec l'ésotérisme mais plus avec des problèmes de société. Il s'agit donc d'une caricature grotesque, d'une imposture de la vraie maçonnerie.

Il est toujours étonnant d'entendre dire, par des publics non avertis, qu'on ne peut être franc-maçon et chrétien alors qu'il est pourtant nécessaire d'être chrétien pour être un vrai maçon. De grands esprits chrétiens étaient franc-maçons comme Martinès de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz, Louis-Claude de Saint-Martin, Joseph de Maistre, etc.

Il est également très surprenant d'entendre qu'on ne peut croire au big bang et à l'existence de Dieu alors qu'il n'y a rien d'incompatible en cela, bien au contraire.

Cela est probablement dû aux dérives de la maçonnerie en France, et il y a lieu de bien distinguer la vraie maçonnerie que l'on est obligé de dénommer traditionnelle, qui reste la seule voie authentique de l'ésotérisme chrétien - avec le Martinisme - de la maçonnerie déviée dite adogmatique et libérale, qui reste une aberration grotesque.

Un grand maçon français, fondateur d'une obédience traditionnelle, disait volontiers que, même les maçons ignorant des origines chrétiennes de l'Ordre, ont le mérite de participer à la continuité de l'Ordre. Comme Monsieur Jourdain, on peut faire du christianisme sans le savoir...

*Bruno Le Chaux,
rédacteur en chef.*

LE TRAVAIL SPIRITUEL DANS LA VOIE BOUDDHIQUE

PAR CHRISTINE TOURNIER

La Loi est universelle et la Tradition contient toutes les traditions, en tout lieu de la planète, que l'on soit chrétien, peul, amérindien, juif, tamoul, musulman, taoïste, animiste, zoroastrien, etc. (Quelle belle diversité !). Seuls le vocabulaire et les formes culturelles apparaissent différents : l'essence est la même partout et pour tous. Chaque initiation révèle une ouverture de porte un peu plus large, mais les différences de seuil doivent être patentes et sources d'émerveillement. Voire de ravissement : l'extase mystique peut être accessible à tous les êtres !

L'enseignement du bouddhisme n'est guère différent, dans son essence, de celui de la gnose chrétienne et de celui du Christ. J'aimerais vous faire partager, en toute simplicité, mon itinéraire qui m'a conduite à être chrétienne depuis 65 ans, bouddhiste depuis 53 ans et franc maçon depuis 33 ans.

Les « bonnes » et « mauvaises » actions

Dans le bouddhisme, on considère qu'il y a 4 actions dites « mauvaises » et 4 actions dites « bonnes » - sans aucune connotation morale - qui empêchent ou permettent le progrès de l'individu.

Les actes mauvais sont ceux qui proviennent de :

- **l'ignorance** qui fait fonctionner le mental sans cohérence, sans aucun moyen de refreiner nos pulsions, sans aucune distanciation face aux phénomènes ;
- **l'inattention** qui nous fait vivre sans vivre car nous ne voyons pas la réalité, nous passons dans la vie sans rien distinguer de son sens réel, mais en lui attribuant des sens erronés ;
- **les passions** qui aveuglent le discernement sur tous les plans de l'être : affect, mental, parole, action, et qui troublent toute lumière qui pourrait nous être présentée ;

- **le non respect de l'enseignement** qui nous fait nous fourvoyer dans des errances dues à notre orgueil et à notre vanité, car nous n'écoutons pas l'essentiel, mais nous nous attachons à des futilités, des mondanités, qui nous écartent de la voie de la Vérité.

En regard, les actions bonnes proviennent de :

- **la sagesse**, qui permet d'allier rigueur et compassion, d'être dans le fiat, dans l'acceptation - et non la soumission passive - de la Loi divine, afin que tout soit juste et en bon ordre ;
- **l'attention**, qui rend vigilant et conscient que tout est important autour de nous et en nous, au plan de l'essence, sans pour autant que ce ne soit pas important au plan de l'existence ;
- **la destruction des passions**, afin de nous libérer des pulsions et de dépasser le réactionnel irrationnel qui conduit à la frustration, à l'amertume et à la souffrance ;
- **la confiance**, indispensable à l'abandon constructif, dans une foi totale en la Vie et dans le fait que nous ne savons rien au regard du Divin qui, lui, sait ce qui est bon pour nous.

Les deux réalités

Le bouddhisme prône, en effet, deux réalités :

- La réalité relative
 - La réalité ultime
1. - LA RÉALITÉ RELATIVE ou LA VÉRITÉ DES APPARENCES, est conventionnelle ; elle est celle qui capte l'esprit pensant, dans sa dualité, et qui observe les phénomènes comme indépendants. Alors, la réalité se manifeste en comparaisons, représentations (carte géographique, par exemple). Quand on se cogne, l'objet existe ainsi que la douleur, et donc nous-mêmes. Une cause produit un effet. Et nous attribuons une réalité à un objet pour lequel nous allons éprouver de l'attraction, de la répulsion ou de l'indifférence. Ceci n'est, en fait, qu'illusion.
 2. - LA RÉALITÉ ULTIME ou LA VÉRITÉ PROFONDE, est celle de la réalité en elle-même, sans dualité entre le sujet et l'objet, sans séparation. C'est cela l'expérience de la Vacuité. L'interdépendance est vécue dans son authenticité et permet l'action juste dans le monde des épiphénomènes. « *La vision claire, non parasitée, est une métaphore*

de la réalité ultime », écrit Alain Grosrey dans **Le Grand Livre du Bouddhisme**. Nous ne voyons plus seulement le monde des apparences avec nos seuls sens mais avec la vision totale et claire, dégagée de toute contingence.

ooooo

Les activités du mental

Pour être sur le chemin spirituel et la voie du bonheur intérieur, nous avons à effectuer 4 activités progressives de notre mental ; la pratique régulière de la méditation en accélère l'avancement.

- La première activité est **l'intensité et la pénétration du mental**, c'est-à-dire qu'il nous faut commencer par nous imprégner des phénomènes et de leur réalité/irréalité ; la construction de bases de pensée saines est l'étape incontournable.
- La seconde activité est **la concentration discontinue** qui permet au mental de revenir envers et contre tout à l'objet, avec une constance indispensable, et ce malgré toutes les pensées parasites qui nous hantent ; quel que soit le nombre de fois où nous tombons, nous devons nous remettre en route et poursuivre l'affermissement de notre mental. Jacques Casterman écrivait : « *« La concentration, c'est être centré dans tout et détaché de tout. »* »
- L'activité suivante est **la concentration régulière** grâce à la constance de l'effort entrepris d'abord irrégulièrement ; cela signifie que l'on se détache de moins en moins de la chose étudiée pour aller vagabonder dans des zones de rêve et d'empêchement au progrès spirituel ; l'effort devient de plus en plus aisé au fur et à mesure qu'on lâche prise pour être ferme dans le moment vécu.
- Enfin, au bout de tout ce temps de persévérance, on peut espérer parvenir à **la concentration spontanée**, où l'effort n'est plus nécessaire, car on a intégré la dimension de l'être et parce que le mental ne nous fait plus prisonnier mais est, au contraire, à notre service.

Les bases de l'attention

Ceci conduit à examiner les 4 bases de l'attention, en raison de notre incarnation, sachant que les sensations et le manifesté doivent être soumis au crible du discernement. Ce sont :

- *Kāya*, le corps dans son acception uniquement physique, en tant que machine véhicule que nous devons connaître pour mieux nous dégager de ses contraintes ; cela ne signifie pas devenir un ascète mais prendre soin de cette enveloppe charnelle qui nous structure matériellement ;
- *Vedanā*, les sensations, c'est-à-dire le ressenti sensitif et perceptif des attributions du corps, afin d'apprendre à ne plus être esclaves des désirs, des faux semblants de notre imagination, qui nous conduisent vers un ailleurs du chemin spirituel, et qui sont sources de souffrances et d'amertume ;
- *Shittā*, le mental qui occupe – nous venons de le voir – une place prépondérante dans notre évolution, mais qui, comme tout outil, si nous ne nous en servons pas à bon escient, peut se retourner contre nous et nous torturer au lieu de nous accompagner heureusement dans notre itinéraire ;
- *Dhamma*, les objets mentaux, c'est-à-dire cette phase où l'on parvient, non pas à dissocier, mais à distancier l'objet observé de l'observateur, sachant qu'à aucun instant ils ne sont séparés ; la séparation est une illusion et seule l'interdépendance – notion encore plus large que celle de la fraternité, telle que l'a définie Saint-Exupéry – est réelle parce qu'elle est la manifestation sans limites du Divin dans tout le Vivant. Alors il n'y a plus de conflit ni en nous-mêmes ni avec les autres. L'harmonie remplace le chaotique.

Les conditions d'une vision profonde

Nous pouvons alors considérer les 4 conditions d'une vision profonde. Pour permettre de voir et non plus seulement de croire, il faut suivre, là encore, une progression dans la démarche. Pour cela, on doit respecter 4 modes opératoires :

- Tout d'abord, on apprend à **arrêter ses pensées, ses émotions et ses habitudes**. Pour y parvenir, la vigilance est indispensable et l'attention doit effacer toute tension. Il s'agit d'une discipline sans contrainte, d'une rigueur de l'âme sans violence, d'un déconditionnement de toutes ses certitudes.
- **Le calme conscient du corps et de l'esprit** est alors possible. L'abandon peut commencer, qui n'est ni lâcheté, ni passivité, mais

confiance lucide dans les lois de l'interdépendance, des causes et des effets. On abandonne inexorablement les pulsions réactionnelles qui nous font constamment réagir par l'attraction, la répulsion ou l'indifférence. Dans le christianisme il y a 4 « péchés » : « *par parole, par action et par omission* » : j'ai toujours pensé que le pire était celui par omission car c'est le plus lâche.

- Ici, **le corps et l'esprit peuvent être au repos**. Tout ce qui advient est bien et nous devenons comme la terre qui reçoit la pluie ou qui est réchauffée par le soleil, sachant que les deux sont bons pour elle. Nous sommes acteurs de notre vie, mais en interprétant notre vraie nature et non plus des rôles substitutifs au gré des circonstances et des opportunités.
- Nous pouvons parvenir, à ce stade, à **la guérison du corps, de l'esprit et de l'affect**, sachant pourtant que tous trois sont éphémères, périssables et impermanents. Nous ne possédons plus rien, c'est la Vie qui nous possède. Nous ne mesurons plus rien, nous ne pesons plus rien, nous ne cherchons plus à comparer et à vouloir autre chose que ce qui nous est offert. Notre action s'inscrit dans la Roue de la Vie, non plus jamais à contre sens mais dans la Loi universelle. Alors tout est bien. C'est le « *Inch Allah* » (confiance) des Musulmans, qui est très loin du « *Mektoub* » (fatalisme).

La justesse

Ainsi, nous avons réuni 4 points fondamentaux de l'existence en tant, non plus qu'hommes et femmes, mais en tant qu'êtres humains, dans le sens le plus essentiel du terme. Et ces points sont :

- **Une vue juste**, c'est-à-dire la capacité de ne pas se laisser abuser par notre imagination, nos projections, nos illusions, nos identifications. Cette vision n'est plus occultée par les faux semblants, les prérogatives, les pensées radicales, les apparences, mais nous conduit à la véritable authenticité.
- **Une parole juste**, ne permettant pas le bavardage qui nuit à l'esprit, qui parasite l'écoute vraie et l'expression vraie. Pavaner, parler pour parler, manifester son oralité pour le seul plaisir de s'entendre parler, médire, pire : calomnier ! est vain et représente autant de risques de nuire à notre avancement sur le chemin. Le Verbe, la Parole ne peuvent se manifester que dans le silence. Il est donc nécessaire de

faire silence en toutes les parcelles de notre être afin que les mots que nous prononçons soient corrects, correspondant à l'espace/temps où ils sont prononcés. **La résonance du mot est souvent plus importante que le mot même.**

- **L'effort juste et l'action juste**, qui permettent de trouver à chaque instant un équilibre entre action et méditation, pensée et parole, regard et intériorisation. On s'aperçoit qu'il ne sert à rien de s'agiter, d'en faire trop ou pas assez, que bien des actions que nous croyons prépondérantes sont dérisoires, tout autant que d'autres qui nous apparaissent sans intérêt - parce que cela nous arrange - ou nous dérange, cela dépend de quel point de vue on se place - sont cruciales à notre avancement et à celui de tous les êtres vivants. Tant d'actes inutiles nous rassurent et nous confortent dans notre suffisance ! Qu'il est rassurant d'avoir un agenda bien rempli qui prouve que l'on existe et que l'on est important !
- **La pensée juste**, qui enveloppe nos actions, nos paroles, nos sentiments. Cette pensée devient saine, sans brouillards intellectuels qui noient l'Idée sous une dialectique de salons. Penser juste, c'est savoir, sans avoir besoin de réfléchir, ce qu'il faut être en chaque moment de la vie.

Ces 4 aspects du Juste sont incontournables si l'on veut progresser de l'enfance à l'adolescence, et de l'adolescence à l'âge d'homme, au sens spirituel s'entend. L'intelligence remplace peu à peu l'ignorance et nous ne nous laissons plus leurrer par les sirènes qui chantent une ode de mort. La séduction du faux n'a plus de prise sur nous.

Le Karma

Avant de poursuivre sur les enseignements du bouddhisme Mahayana, il semble bon de parler du Karma, terme tant galvaudé.

Qu'est-ce que le Karma ?

Le Karma, « Kamma » en sanskrit, signifie « action », dans le sens de poids des actions accomplies dans les existences antérieures. Il marque le phénomène des causes et des effets produits par tous les êtres sensibles, y compris les animaux (ainsi, si les abeilles disparaissaient de la planète, il ne resterait à l'humanité que 4 années pour survivre).

Le Karma désigne, en fait, tout autant le passé que le présent et l'avenir, signifiant qu'il ne s'agit en aucune sorte de fatalité mais d'un travail sur soi, à chaque instant, en sachant que le choix que l'on fait a des conséquences insoupçonnées et insoupçonnables (tel que démontré remarquablement dans le film « Babel »). Ceci est valable dans la vie présente où tout a du sens, comme dans les vies antérieures et futures de nos renaissances successives, non de la réincarnation de la personnalité mais de la réapparition dans un autre corps ou sur un autre plan (les savants ont déjà démontré qu'il existait au moins 11 dimensions : nous ne sommes capables que d'en percevoir quatre... et encore !), pour « vivre » de nouvelles expériences afin d'apprendre à se diriger vers l'Éveil et/ou l'état de Boddhisattva.

Cela induit également que nous sommes responsables de notre « destin », que nous pouvons le changer à chaque seconde, non dans les épiphénomènes illusoire (la Maya) du quotidien (quoique !), mais surtout à l'intérieur de nous, en repoussant toujours davantage l'avidité, l'ignorance et l'orgueil. Il ne s'agit pas de comprendre la notion de Karma dans le sens catholique de culpabilité : « *Si tu fais quelque chose de mal, tu devras le payer* ». Non ! Il s'agit de prendre conscience que tout ce que l'on dit, fait, pense, ressent, peut avoir des effets bénéfiques ou négatifs, et que si nous renaissons dans tel ou tel contexte, c'est parce que l'on doit continuer d'apprendre ce que l'on n'a pas appris dans une vie antérieure ; ce n'est certes pas une punition mais simplement une nouvelle possibilité de s'améliorer. Ainsi, en s'efforçant de suivre la Loi du Dharma (l'enseignement fondamental), on pourra vivre, dans une vie future, d'autres expériences, peut-être moins douloureuses : tout dépend où nous en sommes de notre propre itinéraire. En effet, l'effet boomerang, tant collectif, planétaire, égrégorien, qu'individuel, est inévitable, à un moment ou à un autre, dans cette vie présente ou dans une prochaine vie.

Chacun d'entre nous a un chemin à parcourir, un plan à suivre, et son libre arbitre se limite à s'y abandonner ou non. Ce n'est pas de la soumission mais de l'acceptation, ce n'est pas, encore une fois, du fatalisme mais une confiance dans ce qui est, et surtout dans ce qui est pour soi-même. Nous « choisissons » notre famille de naissance, même si l'expérience paraît parfois douloureuse, voire incompréhensible. Est-ce son Karma à cette jeune fille séquestrée durant des années par son père qui lui a fait sept enfants ? Étrange histoire où rien n'a filtré... Qu'en est-il vraiment ? Est-ce leur Karma qui a conduit les prisonniers à mourir dans

l'horreur des camps nazis ? Est-ce leur Karma à ces femmes afghanes brûlées à l'acide selon le bon vouloir d'un père, d'un frère ou d'un mari ? Est-ce son Karma à l'aveugle, à l'infirme, au mort-né ? Quitte à vous choquer, j'ai peur de répondre positivement. Pourquoi ? Parce qu'il existe des Karmas collectifs, de plus ou moins grande envergure, et nous devenons tous complices de ces excès par notre silence, notre indifférence, notre impuissance. Dans l'interdépendance des êtres vivants, nous devons tout faire pour empêcher le malheur, les guerres, les viols, la violence sous toutes ses formes. Rien n'est immuable et l'inacceptable est inacceptable : seul l'Humain peut arrêter l'horreur des hommes.

Nos actions, nos pensées, nos paroles, nos intentions, doivent être justes, là où nous sommes, et au moment où nous sommes. Même les kabbalistes insistent sur le fait que c'est nous qui avons choisi les épreuves avant même notre naissance, afin que, par elles, nous avancions sur la voie de la compréhension spirituelle. Lama Namgyal écrit : « *Si vous voulez savoir ce que vous étiez dans les vies antérieures, regardez ce que vous êtes actuellement ; si vous voulez savoir ce que vous deviendrez dans les vies futures, regardez ce que vous faites maintenant.* »

Même si cela peut nous paraître incompréhensible, à nous occidentaux assoiffés de liberté, d'individualisme et de volonté personnelle, eh bien, nous devons accepter de constater que notre présent est conditionné par notre passé et conditionne notre futur. C'est donc bien nous qui constituons notre Karma et non les événements extérieurs, bien que cela nous rassure de le penser. L'avenir est donc entre nos mains, mais, paradoxalement, non dans le vouloir, mais dans l'abandon actif à ce qui est, le lâcher prise dont on parle tant, alors que, finalement, nous nous accrochons tous à nos illusoire certitudes. Le secret du bonheur est précisément dans ce que nous allons étudier avec les Quatre Vérités Incommensurables : l'Équanimité, l'Amour, la Compassion, et la Joie illimitée. C'est aussi le secret de la paix intérieure, de la vraie liberté, et de la conscience harmonieuse de la Loi divine.

Les actes négatifs

L'enseignement bouddhique nous énumère dix actes négatifs (ou Klesha) à proscrire :

- Tuer)
- Voler) Cela concerne le corps

- Avoir une sexualité non appropriée)
- Mentir)
- Calomnier) Cela concerne la parole
- Avoir des paroles blessantes)
- Bavarder vainement)
- Être avide)
- Être méchant) Cela concerne l'esprit
- Être ignorant)

Ainsi, chacune de nos pensées marque une empreinte. Dans la **Guirlande des Joyaux**, il est écrit :

*« Sont positifs les actes qui découlent
de l'absence de désir, de haine et d'ignorance :
ils engendrent les mondes heureux
et le bonheur de toutes nos vies. »*

Nous récoltons ce que nous semons, car une cause entraîne un effet dans les agrégats (c'est-à-dire les masses hétéroclites compactes) dont nous sommes les responsables. Les conséquences sont, en même temps, liées à cette interdépendance avec tout le Vivant, que nous avons évoquée plus haut ; et un petit acte peut produire des effets inouïs (ainsi, le peintre Hitler, du fait de son refus d'admission à l'Institut des Beaux Arts, orienta sa vie autrement, avec les effets néfastes que nous connaissons). Avec le Karma, rien ne se perd, quel que soit le temps que mettent les effets provenant de causes : même s'il faut plusieurs renaissances, de multiples kalpas, on ne peut échapper à la Loi, et si le sens nous est incompréhensible, il existe pourtant : seul Dieu, l'Esprit, la Vie, l'Énergie primordiale, le Grand Architecte..., quel que soit le nom qu'on lui donne, « sait » quel chemin nous devons suivre, dans telle ou telle vie, pour nous orienter vers la non ignorance, voire l'Éveil. Aucune erreur n'est possible, même si, quand j'étais petite, me sentant complètement orpheline et décalée dans cette vie, je disais que Jésus s'était trompé et qu'il m'avait fait naître sur la mauvaise planète ! Cette terre où je suis exilée...

Dans le **Soutra des Mille Karmas**, il est écrit :

*« Les actes des êtres ne se perdent jamais,
même après cent kalpas.
Lorsque les conditions se trouvent réunies,
ils produisent leurs effets »*

Nous pouvons donc transformer les traces karmiques qui demeurent dans la conscience, non de la personnalité, de l'existence, mais de son courant énergétique, de sa propre essence. Nous en avons un exemple avec l'image du potier qui façonne selon son inspiration, tel que le décrit Alain Grosrey. Cela nous ramène à la méditation qui est l'une des meilleures voies contre l'ignorance et pour induire la capacité d'intentions positives, afin de faire évoluer son Karma vers le Bien, effacer les empreintes du processus cyclique, dépasser les conditionnements et la réification continue des mêmes scénarii, modifier nos prédispositions négatives : aucune résignation ne peut permettre notre évolution vers la Connaissance spirituelle.

En matière de transition, je vous cite un long extrait de Matthieu Ricard, dans **Le Moine et le Philosophe** :

« Le karma n'est pas une fatalité, mais le reflet de la causalité, laquelle implique non seulement nos actes, mais aussi les intentions qui les animent. Lorsqu'un certain nombre de causes et de conditions sont réunies, bien que leur résultat ne soit pas aléatoire, le libre arbitre nous permet d'intervenir sur le cours des choses. Nous ne sommes donc jamais prisonniers d'un déterminisme absolu dans lequel passé et futur ne formeraient qu'un seul bloc. Le libre arbitre permet à la créativité d'être constamment présente dans notre expérience de vie (...). Ce karma ressemble plus à un potentiel, à une lettre de crédit ou à une dette qu'à une nécessité. (...) il n'y a pas de Bien ni de Mal, mais seulement le bien ou le mal que nos pensées et nos actes engendrent. Nous sommes responsables de nos vies comme l'architecte (l'intention) et le maçon (l'acte) répondent de la qualité de la maison. »

Les quatre Incommensurables

Nous allons donc en venir aux Quatre États Sublimes de la Bonté Fondamentale (ou les quatre Incommensurables)

Ces quatre états sont illimités car leur pratique se répand, en fait, sur tout l'univers. Cela demande l'ouverture du cœur de tous les êtres. Ils repoussent l'orgueil, la colère, la jalousie, l'attachement et l'égoïsme.

1. **L'équanimité** (*Upeksha*) est l'absence de partialité. Elle contient les trois autres états que sont :

- l'amour bienveillant,
- la compassion,

- la joie,
qui permettent la vision claire, l'esprit d'éveil et l'amour de tout le Vivant en toute conscience. C'est le « *souhait que les êtres demeurent dans la grande équanimité libre de partialité, d'attachement et d'aversion* ».

C'est un état d'équilibre, de sérénité, de calme, de quiétude, de patience, de générosité, de non violence, de non discrimination, de non agitation mentale. Il s'agit de **demeurer stable** dans le mouvement éphémère de la vie, tranquille dans l'agitation, inébranlable dans les agressions, en nous désencombrant du mental. Cet état permet le repos de l'existence et de l'essence de l'être. Tout peut survenir à chaque instant.

Il n'est surtout pas question d'insensibilité, mais de non attachement, de non projection de nos propres désirs, d'absence de préjugés ou de parti pris, mais d'une attitude aimante, sans attirance ou répulsion, sans excès ni négligence. Être attentif en permanence à tout le vivant, sans a priori, sans arrière pensée, sans attente de quelque ordre que ce soit.

Ce n'est pas de l'inertie mais de l'impartialité, une conscience constante de l'impermanence, une vigilance sans tension, une plénitude de l'être, la paix intérieure, l'absence de prétention et d'égoïsme. **Accepter ce qui est**, ce n'est pas subir, être non concerné, mais ce n'est pas vouloir contrôler tout, lutter constamment contre des moulins à vent, résister à ce qui advient, se battre contre des ennemis plus imaginaires que réels.

Il s'agit d'arrêter nos fixations, d'ouvrir l'esprit, de laisser les difficultés nous traverser jusqu'à ce qu'elles ne soient plus des difficultés. Jean Sullivan écrivait : « *A chacun de transformer les blessures en points d'insertion pour des ailes.* » Ce qui peut être considéré comme une catastrophe pour soi et pour les autres peut se réduire à sa véritable place : un moment dans l'impermanence de la vie. Cela ne signifie pas qu'il faille accepter l'inacceptable et la loi du plus fort, mais c'est être sage et juste vis-à-vis de ce qui est.

2. **L'amour bienveillant universel** (*Maitri*) permet de ne pas haïr les êtres malfaisants, de ne pas avoir de colère contre eux, de ne pas souffrir de l'ingratitude et de l'agressivité. Car la haine entraîne la haine (« *Qui vivra par l'épée mourra par l'épée* » disait Jésus le Nazaréen), la violence entraîne la violence, la convoitise et l'avidité engendrent la convoitise et l'avidité.

L'amour bienveillant est empreint de **compréhension pour tous les règnes de la nature**. C'est le « *souhait que tous les êtres trouvent le bonheur et les causes du bonheur* ». C'est vouloir le bien de tous et veiller

à ce bien, avec tendresse et douceur, sans être enfermé dans l'ego, mais en ayant la conscience de toutes les manifestations du Vivant, en étant empli de gratitude et jamais de rancœur. Répondre exactement à ce dont les autres ont besoin. Cet amour envahit tout mais il se situe encore au niveau de ce qui est et non de ce qui doit être car il se trouve dans le simple contentement. Il est cependant prépondérant.

Désirer le bonheur de tous les êtres doit nous animer et devenir spontané, « automatique », et non plus seulement intentionnel. La gentillesse, l'authenticité, la compréhension et la douceur, la générosité et la franchise, nous montrent que la bonté rend heureux. Les paroles d'amour ne peuvent qu'entraîner la paix, la non dualité, même si ce n'est pas immédiatement apparent. **C'est par l'amour rayonnant que le cosmos « fonctionne ».**

En fait, les bouddhistes distinguent trois degrés de connaissance :

- celle qui a pour objet les êtres,
- celle qui a pour objet les choses,
- celle qui n'a pas d'objet et qui échappe à tout conditionnement

Nous passons ainsi progressivement de la bienveillance pour tous les phénomènes à la bienveillance envers le Principe qui se trouve au-delà de tous les phénomènes.

3. **La compassion** (*Karuna*) est l'ouverture du cœur et de l'esprit à la souffrance des autres, c'est le souci du bonheur des autres, c'est la capacité d'apaiser. Cela demande encore plus que de l'amour, car il y a désir total de bonheur pour tous les êtres. Ce n'est plus seulement de la satisfaction qui est transmise, mais davantage : une révolution intérieure, un moyen de transformer la souffrance en joie de vivre par une alchimie semblable à celle qui transforme le plomb en or. Nous pouvons tous transformer notre lourdeur en légèreté, et notre insatisfaction permanente en sérénité. C'est « *le souhait que les êtres soient libérés de la souffrance et des causes de la souffrance* ».

On distingue différents degrés, là encore :

a) *La compassion en référence aux êtres* qui se manifeste dans les relations, en ne portant pas de jugement sur ce qui est différent de nous. Il n'y a ni orgueil, ni sensiblerie dans la considération de l'autre, mais un **amour inconditionnel**.

b) *La compassion en référence à la réalité* qui s'appuie sur le discernement, la conscience de l'impermanence et de l'illusion des phénomènes, l'absence de confusion mentale et affective, l'harmonie de soi à soi, de soi aux autres et de soi à l'Univers vivant, au « divin », qui fait refluer la dualité. La vacuité nous envahit – ce qui n'a rien à voir avec le vide ou le néant, puisque, paradoxalement, c'est une plénitude. Rien ne naissant de rien, mais de causes et de conditions venant elles-mêmes d'autres causes, on peut en déduire que rien n'a de nature propre.

c) *La compassion sans référence* qui dépasse toute dualité de l'ego, toute séparation de soi aux autres, toute intention, et permet alors l'Eveil, car tout ce qui se dit, se fait, se pense, se ressent, s'agit, n'est plus par rapport à soi mais EST, c'est tout. Il n'y a plus attachement mais vie en sa réalité, loin souvent de sa propre soi-disant vérité.

Prenons l'exemple de la neige qui recouvre un paysage, des maisons, des arbres... Un homme qui viendrait, par exemple, du fin fond d'une jungle, penserait que le monde d'ici est tout blanc, sans formes, nu et froid : n'est-ce pas un bon exemple des illusions qui nous habitent constamment quand nous nous limitons à nos seuls sens ?

3. **La joie illimitée** (*Mudita*), c'est-à-dire sans préférence, est « *le souhait que les êtres trouvent la joie exempte de souffrance* ». L'amour, la compassion, la bonté, la gentillesse, dont nous témoignons, ne peuvent en aucune façon nous appauvrir, nous affaiblir, bien au contraire ! C'est une joie pleine, calme, rayonnante, un partage heureux et lumineux. Parce que la recherche de la diminution de la souffrance pour tous les êtres vivants (y compris les animaux et les plantes, naturellement !) ne peut qu'être source d'épanouissement individuel et collectif.

La joie intérieure éprouvée malgré les épreuves prend la place de la peur et de l'angoisse existentielle. Si **la peur disparaît**, il n'y a plus d'agressivité, de jalousie, de convoitise, de désirs illusoire, de frustrations. Il y a seulement l'assurance absolue que la Vie a un sens que nous ne pouvons pas toujours appréhender, et dont nous ignorons souvent les subtilités. Cela permet de se réjouir des événements heureux qui arrivent aux autres, même à ceux qui nous ont fait du mal (« *Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font* » disait le Nazaréen).

Franck Herbert, dans **Dune**, nous offre une très belle Litanie contre la peur :

« *Je ne connaîtrai pas la peur car la peur tue l'esprit.*

« *La peur est la petite mort qui conduit à l'oblitération totale.*

« *J'affronterai ma peur.*
 « *Je lui permettrai de passer sur moi, au travers de moi.*
 « *Et lorsqu'elle sera passée, je tournerai mon œil intérieur sur son chemin.* »

Chaque expérience est précieuse et source d'enseignement. Marie ne disait-elle pas : « *Je jubile dans mes tribulations* » ? Il ne s'agissait pas de jouissance sadienne, de masochisme, mais du « fiat », de la compréhension que ce qui nous semble être n'est pas forcément ce qui est dans le Principe. Il s'agit de dépasser en soi-même l'inconscience et l'illusion des épiphénomènes liés à notre incarnation. Être au-delà du littéral, des apparences, de l'attachement fantasmatique, qui sont autant de sources de souffrances.

Vaste programme de vie ! Certes.

Les Quatre Nobles Vérités

C'est grâce à tous ces points évoqués que l'on peut agir sur les 4 Nobles Vérités :

- Le commencement de la prise de conscience se fait par le constat de **la Vérité de la souffrance**. La souffrance est omniprésente dans l'univers, c'est un constat évident pour chacun de nous. La reconnaître, c'est déjà considérer le phénomène pour se laisser le champ de l'étudier. Pourquoi la souffrance est-elle si intense à tous les niveaux de l'existence ?
- Cela conduit donc à considérer **la Vérité de l'origine de la souffrance**. En effet, on se rend progressivement compte que si souffrance il y a, il en existe forcément une cause, et si nous recherchons la raison de tant de souffrance, nous finirons bien par comprendre ce qui la provoque. Tout effet ayant une cause, après avoir constaté que les effets sont là, on peut comprendre que les causes sont également et logiquement présentes.
- La troisième Noble Vérité est ainsi **la Vérité de la cessation de la souffrance**. Si la souffrance a des effets et des causes, il nous est possible d'agir sur eux, en utilisant tous les outils dont nous avons parlé plus haut. Le discernement, la non avidité, le non orgueil et la non suffisance, sont les 4 points cruciaux de notre démarche pour comprendre que la souffrance peut, sinon disparaître, tout au moins diminuer de façon considérable.

- Nous pouvons alors parvenir à la dernière prise de conscience qui est **la Vérité de la voie permettant la cessation de la souffrance**. Lucides, non dupes des autres et de nous-mêmes, détachés d'une boulimie de possession tant des biens matériels, que de la parole, de la pensée, des actions, et des autres, la volonté de puissance – à quelque niveau qu'elle se situe – s'efface tel un palimpseste. Il n'y a plus rien que la Vérité. Et la souffrance s'estompe, car elle n'est plus alimentée de faux semblants, de désirs absurdes et de préjugés paralysants. La liberté d'être est approchée, voire atteinte, et la voie de la non souffrance, de la joie, et même – pourquoi pas ? – du bonheur, s'ouvre toute grande devant nous.

ooooo

Voici succinctement les points forts de cette démarche spirituelle du bouddhisme Mahayana, examinés – et ce n'est pas un hasard – en séries de 4 points successifs, qui nous mènent au seuil de notre Temple intérieur, sachant que les degrés que nous traversons (et que nous n'acquérons pas) ne sont que des étapes à la prise de conscience efficiente de notre nature divine.

Vous le voyez : la foi chrétienne n'est aucunement en contradiction avec cette pensée orientale. Bien au contraire, la loi d'Amour, transmise par le Christ, n'est rien d'autre que cela, dit en d'autres mots, sous d'autres formes, dans une autre culture, plus sémitique qu'indo-européenne. Tout peut se résumer à « *aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* ». Si l'on médite profondément sur cette phrase, on peut accéder à tout ce qui a été dit précédemment dans cet article.

DE L'INDE AU TIBET DE L'HINDOUIISME AU BOUDDHISME

PAR MICHÈLE QUATREMARE

Avril 2012, je réalise un rêve d'enfant : partir en Inde.

J'emporte avec moi, un livre « *l'Inde où j'ai vécu* » d'Alexandra David Néel.

A mon retour, je peux dire en plaisantant, que j'ai contracté un virus, celui d'Alexandra David Néel, qui se manifeste par une lecture intensive de la plupart de ses ouvrages.

C'est ainsi que naturellement, me vient l'idée d'écrire un article sur cette femme hors du commun.

Mais remontons le temps. Nous sommes en février 1924. Deux pèlerins, à l'allure de mendiants, arrivent à Lhassa, ville sacrée du Tibet, interdite aux étrangers : un jeune lama (les lamas sont les moines tibétains) et une femme âgée, en haillons. La chance leur a souri car une tempête de sable s'est levée et leur a permis de franchir les portes très contrôlées de la ville de Lhassa, chacun essayant de se protéger du sable en se couvrant le visage.

La mendicante est en fait Alexandra David Néel, âgée de cinquante-six ans, et le jeune qui l'accompagne est le lama Yongden, vingt-cinq ans, qui suivra Alexandra dans toutes ses pérégrinations.

Il deviendra plus tard son fils adoptif.

Elle est la première occidentale à pénétrer dans Lhassa après quatre mois de marche, deux mille kilomètres à pied à travers les Himalayas, avec pour seuls vêtements ceux qu'elle porte sur elle, ayant surmonté le froid, la fatigue, la faim et la peur de se faire repérer car l'accès au pays des neiges (nom donné au Tibet) est strictement interdit par messieurs les

Anglais. Cet exploit la rendra célèbre et elle racontera son périple dans un livre : « *Voyage d'une parisienne à Lhassa* » (publié en 1927).

Mais qui est donc cette femme surnommée « *la femme aux semelles de vent* » qui voyagera à travers toute l'Asie et écrivit une trentaine d'ouvrages sur le Bouddhisme et les philosophies orientales ?

Alexandra est née en octobre 1868 à Saint-Mandé près de Paris d'un père républicain franc-maçon et d'une mère bigote, déçue de ne pas avoir donné naissance à un fils, et qui ne lui prodiguera jamais d'affection.

Elle s'ennuie profondément avec ses parents et se réfugie dans la lecture des œuvres de Jules Verne. Très tôt, elle affirme : « *plus tard, je voyagerai* ». Les parents vont s'installer en Belgique. Mise à six ans en pension pour son éducation, ses parents restent parfois plusieurs mois sans venir la chercher.

Dès treize ans, elle marque de l'intérêt pour les ouvrages religieux, puis pour la philosophie grecque, en particulier les Stoïciens.

A quinze ans, elle fugue et tente de se rendre en Angleterre. A dix-sept ans, elle recommence et parvient jusqu'en Italie.



A dix-huit ans, elle souhaite devenir chanteuse lyrique (elle a une belle voix de soprano qui sera remarquée par Massenet).

Mais la philosophie et la recherche spirituelle l'intéressent davantage. L'orientalisme, à la fin du XIX^{ème} siècle, connaît une grande vogue.

L'Inde la fait rêver. Ce pays est sous contrôle britannique et, à vingt-et-un ans, Alexandra décide de partir en Angleterre pour apprendre l'anglais. Elle commence à étudier les philosophies orientales, les traductions de l'Inde ancienne et de la vieille Chine. De retour, elle s'installe à Paris, s'inscrit à la Sorbonne

pour étudier, suit des cours de sanscrit, fréquente les milieux anarchistes et féministes.

Elle se rend souvent dans un musée qui vient d'ouvrir ses portes : le musée Guimet. « *J'aime l'Inde, dit-elle, il y a longtemps dans cette sorte de temple qu'était le musée Guimet, l'Inde a jeté sur moi un charme dont je ne me suis jamais libérée* ».

Parallèlement, elle adhère à la Société Théosophique (très prisée à l'époque).

A vingt-trois ans, grâce à un petit héritage, elle accomplit son premier voyage en Inde, qu'elle traverse du sud au nord. Elle prend des cours de sanscrit avec un vieil ascète indien et se rend sur les lieux où vécut Bouddha, entre Bénarès et le nord de l'Inde. Au bout d'un an, faute d'argent, elle rentre en France.

Ses parents, connaissant un revers de fortune, lui annoncent qu'elle doit travailler. Elle devient chanteuse lyrique. Parallèlement, elle publie de nombreux articles sur le bouddhisme et le féminisme.

Vers 1893, elle adhère à la Franc Maçonnerie à la Grande Loge Symbolique Écossaise, puis au Droit Humain. Elle sera persévérante puisqu'elle atteindra le 30^{ème} degré du REAA.

En 1895, elle obtient un contrat à l'Opéra d'Hanoï et c'est pendant cette tournée qu'elle accomplira son deuxième voyage en Inde.

En 1900, elle obtient un dernier contrat à l'Opéra de Tunis. Elle y rencontre Philippe Néel, ingénieur français, qui vit et travaille à Tunis. C'est à cette époque, qu'elle cesse de chanter pour se consacrer à l'écriture. Après une liaison de quatre ans avec Philippe, elle accepte de se marier après bien des interrogations tant le mariage est contraire à ses idées. D'ailleurs une semaine après le mariage, la voilà repartie : Paris, Bruxelles, Londres. Elle deviendra une épouse par correspondance, car dès août 1904, elle entretient des relations épistolaires avec son mari, et entame une correspondance qui durera jusqu'à la mort de Philippe en 1941.

Elle commence à préparer son grand voyage. Elle souhaite faire découvrir le bouddhisme et la puissance de cette philosophie « *où le salut spirituel, moral, social est œuvre personnelle* », « *qu'il n'existe pas de sauveur et que l'homme est seul face à la douleur, et par ses seules forces, il peut et doit la vaincre* ».

A l'époque, il n'existe qu'une littérature très spécialisée, inaccessible au grand public. Elle veut expliquer clairement cette philosophie à travers

un livre « *Le Bouddhisme du Bouddha* » qu'elle publiera avant son départ en 1911.

A présent reconnue, munie de recommandations et de subventions de différents ministères, elle embarque à Tunis pour l'Asie en août 1911. Son voyage est prévu pour 18 mois. Elle a 42 ans et sa vraie vie ne fait que commencer. Elle ne reviendra que 14 ans plus tard (en 1925).

La première année, elle parcourt l'Inde et recueille de nombreuses observations sur les pratiques religieuses qu'elle rapportera dans son livre « *l'Inde où j'ai vécu* » rempli d'anecdotes, de cérémonies étonnantes auxquelles elle participe.

Elle explique : l'Hindouisme est une religion sans dogmes précis ni prophète et qui ne demande à ses adeptes que d'adhérer à quatre principes qui sont :

- 1^{er} principe - Le caractère sacré des Védas

Les Védas sont des textes sacrés datant de 2000 ans avant J-C. « *Ils sont à l'Hindouisme ce que la Bible est au christianisme* ». D'autres textes plus récents s'y rajoutent, les « Upanishads » datant de 400 à 700 ans avant J-C.

- 2^{ème} principe - La distinction des castes.

- Les Brahmines (ou Brahmanes) correspondent aux prêtres, aux enseignants.
- Les Kshatryas : les guerriers, les princes, les politiques.
- Les Vaishyas : les commerçants, artisans, agriculteurs.
- Les Sudras : les serviteurs, à ne pas confondre avec les hors castes, que l'on appelle « *les intouchables* ».

- 3^{ème} principe - Accepter la supériorité de la caste des brahmines

- 4^{ème} principe - La loi du Karma, c'est-à-dire l'enchaînement des causes et des effets d'après laquelle le Moi individuel se réincarne au cours des vies successives.

A part ces Quatre Principes, l'Hindou est libre de croire à ce qu'il veut.

Il existe bien un Dieu, sorte d'entité abstraite, inconcevable, inaccessible, qui va se manifester en trois Dieux :

- Brahma, le créateur
- Vishnou, le conservateur

- Shiva, le destructeur

Chaque Dieu peut s'incarner dans un être humain et être un avatar du Dieu. Ainsi Râma ou Khrisna, l'un des dieux les plus aimés de l'Inde, sont des avatars de Vishnou. Bouddha serait un avatar de Vishnou (le 24^{ème} des 25 avatars de Vishnou). Il existe des milliers de déités et une multitude de branches ou sectes dans l'Hindouisme.

Si Alexandra progresse dans la connaissance de la religion hindoue, elle reste sans complaisance sur les mœurs du pays :

« Quant à la mentalité, écrit-elle, de la plupart des védantistes, elle est déplorable, antihumaine, antisociale et ce n'est pas étonnant qu'elle ait conduit l'Inde à l'état misérable où elle se trouve ... il faut voir le mépris complet de l'homme par l'homme, la saleté inexprimable et, qui n'a pas vu la façon dont les hindous se traitent entre différentes castes, et ce qu'est la vie des intouchables ... ne peut parler de l'Inde ».

En 1912, Alexandra se dirige vers le Sikkim, petit état au nord de l'Inde, dans les contreforts des Himalayas. Elle sait que le 13^{ème} Dalai-Lama s'y trouve et elle veut le rencontrer. Alexandra va vivre une période extraordinaire. Non seulement, elle va obtenir une audience auprès du Dalai-Lama, mais elle rencontre le fils du maharaja Sidkéong Tulku. Elle se lie d'amitié avec ce prince héritier du Sikkim, très cultivé, qui a fait ses études à Oxford et avec qui elle partage la même vision du bouddhisme. Sidkeong deviendra Franc Maçon en 1913 (il sera initié à Calcutta). Un Frère maharaja, avouez que ce n'est pas banal ! Elle fait aussi la connaissance d'un Grand Maître tibétain, le gomchen de Lachen. Elle insiste pour devenir son disciple et être initiée aux secrets du lamaïsme. Elle lui propose de lui apprendre l'anglais et lui le tibétain. Pour être initiée, il faut faire une retraite.

Elle vivra deux ans et demi dans une caverne (aménagée tout de même) à 4.000 mètres d'altitude. Pendant cette retraite spirituelle, elle s'exerce aux méthodes des maîtres tibétains. Elle devient elle-même lama (lamani pour les femmes) et reçoit son nouveau nom religieux, *« Lampe de Sagesse »*.

En février 1914, le père de Sidkéong meurt. Sidkéong lui succède et souhaite entamer une réforme religieuse. A la fin de l'année 1914, Alexandra apprend la mort brutale de Sidkéong (sa mort fait penser à un empoisonnement).

En juillet 1916, de plus en plus attirée par le Tibet, ensorcelée par ces paysages, cette contrée des nuages et des neiges, elle franchit la frontière et part visiter des monastères tibétains. A son retour elle est expulsée du

Sikkim par les Anglais. Elle gardera toujours la nostalgie de sa caverne. Elle écrira : « *J'ai le mal du pays, pour un pays qui n'est pas le mien, je suis montée trop haut peut-être* ».

Elle part du Sikkim avec Yongden, jeune serviteur de quinze ans, qui dès lors la suivra jusqu'au bout. Il deviendra lui-même lama en 1920, et portera le joli nom « *d'Océan de compassion* ».

Alexandra ne peut rentrer en France (on est en pleine guerre mondiale). Elle retourne en Inde puis traverse la Birmanie, la Malaisie, l'Indochine, le Japon, puis la Chine. Il ne s'agit pas de voyages touristiques. Elle visite les monastères bouddhistes, consulte et traduit des ouvrages religieux, les monastères possédant d'importantes bibliothèques renfermant des manuscrits anciens, véritables trésors de l'humanité. Elle passera près de trois ans dans une cité monastique à Kumbum (à 2500 kilomètres de Pékin) dans le Tibet chinois. Elle y traduit, à l'aide de Yongden, un ouvrage d'un philosophe du 2^{ème} siècle de notre ère, considéré comme la quintessence de la doctrine bouddhique (la Prajnaparamita).

C'est en 1921 qu'elle souhaite se rendre incognito à Lhasa. Après plusieurs échecs où elle est reconduite à la frontière, elle y parviendra en 1924. Pour elle, c'est une revanche contre les Anglais qui l'ont expulsée du Tibet, « *une terre qui ne leur appartient même pas* ».

Elle rentre en France en 1925 ; la célébrité l'attend. Philippe n'est pas venu pour l'accueillir comme elle l'espérait. Ils se rencontreront un peu plus tard, froidement, d'autant qu'Alexandra veut adopter Yongden, ce Tibétain qui a tout quitté pour elle.

Alexandra ne reconnaît plus la France. Il est vrai qu'entre temps il y eu la guerre 14-18 et beaucoup de choses ont changé.

Elle publie de nombreux ouvrages, multiplie les conférences partout en Europe, en compagnie de Yongden qui a beaucoup de succès en habit de lama tibétain.

Elle achète une maison à Digne-les-Bains dans les Alpes de Haute Provence, « *cet Himalaya pour Liliputiens* » et nomme sa maison : « *Samten dzong* », la forteresse de méditation (cette maison a été transformée en musée à la mort d'Alexandra).

En 1937, à 69 ans, elle décide d'accomplir son quatrième voyage en Inde. Mais cette fois elle prend le train, traverse la Russie, arrive en Chine, où elle se retrouve en pleine guerre sino-japonaise.

Elle assiste aux horreurs de la guerre, fuit les combats et se retrouve coincée en Chine. C'est aussi la guerre en Europe. Elle ne parviendra en Inde qu'en 1945. Entre-temps, elle a appris la mort de son mari, en 1941. Avec sa disparition, la longue correspondance qu'elle entretenait avec lui depuis près de quarante ans s'achève. Elle pense un moment finir ses jours en Inde. Mais les choses ont changé aussi, ici. Fini le temps où les occidentaux étaient des « sahibs » ; il règne à présent un vent de xénophobie, en particulier envers les Anglais.

En 1946, elle rentre en France, en avion, pour la première fois. Elle a 78 ans et dépose enfin ses malles. Mais pas de retraite pour Alexandra qui continuera de publier des livres jusqu'à sa mort.

En 1955, elle a la douleur de perdre Yongden, suite à un malaise qui semblait anodin. A l'âge de 91 ans, elle engage une secrétaire pour quelques semaines lui dit-elle, compte tenu de son grand âge : Marie-Madeleine Peyronnet, qui finalement restera auprès d'elle dix ans jusqu'en 1969. Madame Peyronnet consacra toute sa vie à faire rayonner et connaître l'œuvre d'Alexandra.

Depuis sa jeunesse, Alexandra fut en recherche spirituelle. Détournée de sa religion d'origine, elle a trouvé dans le bouddhisme une réponse à ses questions. Il est vrai qu'à la fin du 19^{ème} siècle, les religions orientales sont en pleine vogue, face au rationalisme ambiant. Il y a une tentative pour se dégager du dogme catholique et certains se passionnent pour cette religion sans Dieu. En 1875, quelques années avant la loi sur la laïcité, Jules Ferry fait l'éloge du bouddhisme devant des députés médusés, parlant de cette « *morale qui tient debout toute seule* ».

Au 20^{ème} siècle, Jung s'intéresse au bouddhisme qui « *voit dans Bouddha celui qui a transformé Dieu en concept* ». Pour lui, Bouddha est un précurseur de la psychologie des profondeurs, une méthode pour atteindre un état de pleine conscience.

Qu'est-ce qui a pu tant attirer Alexandra dans le Bouddhisme ?

Je crois que c'est d'abord, parce qu'il est une méthode pour lutter contre la souffrance, question qui la taraudait déjà à l'adolescence avec son intérêt pour les Stoïciens.

A la question, le bouddhisme est-il une religion ?, elle répond de façon catégorique : « *non, le bouddhisme n'est pas une religion mais une méthode, un art de vivre, une voie* ».

Siddharta Gautama, le bouddha historique, né il y a 2500 ans dans le nord de l'Inde, plus exactement au Népal, devint un Maître, « *rien qu'un*

Maître » qui a enseigné et transmis une doctrine qui se veut une méthode pour échapper à la souffrance. Ce Maître n'est pas un sauveur (comme Jésus, par exemple) car dit-il : « *la lumière capable d'éclairer notre route doit jaillir de nous-mêmes* ».

C'est à l'homme lui-même de faire des efforts pour se sauver.

Il est étonnant comme le Bouddhisme et la Franc Maçonnerie sont proches par certains aspects. Alexandra devait certainement en avoir conscience.

Déjà dans le bouddhisme comme en Franc Maçonnerie, on croit au perfectionnement de l'homme par lui-même, ce qui diffère de l'hindouisme, où l'on est en grande partie prédestiné par sa naissance.

Bouddha prône « *la voie du milieu* ». Il a vécu jeune prince dans l'opulence puis a vécu une vie d'ascète aux multiples privations. Il a rejeté l'une et l'autre voie car il faut éviter les extrêmes.

Siddhârta est à la recherche de « *la Vérité* » et doit combattre l'ignorance. Ignorance et confusion entraînent la souffrance, l'insatisfaction.

« *La Connaissance* » peut être obtenue par la méditation, qui permet d'agir sur l'esprit et faire cesser l'agitation inutile dans notre esprit. La méditation n'est pas une rêverie ou une relaxation, comme on le croit parfois en Occident, mais bien au contraire une technique qui permet de se concentrer et d'augmenter sa capacité d'attention. La méditation ne se fait pas à partir de rien, mais à partir d'observations qui vont permettre de mieux se connaître soi-même mais aussi le monde qui nous entoure. Obtenir des « *vues justes* », un discernement, qui permettent d'atteindre une sagesse qui ne se traduit pas seulement par des idées mais par des actes (« *le bien agir* »).

Ayant atteint un certain niveau, il y a une prise de conscience que tous les êtres sont liés, permettant de saisir l'importance de la compassion.

« *La bienveillance envers tous les êtres est la vraie religion* », dit une citation bouddhique.

La connaissance de soi, l'effort et le travail pour parvenir à la maîtrise de soi, l'engagement d'être fraternel et utile aux autres, n'est-ce pas ce qui est demandé à tout Franc Maçon lors de son entrée dans le temple ?

« *Le trésor véritable est celui qui consiste dans la charité, la compassion, la tempérance, la maîtrise de soi-même. Ce trésor caché et sûr ne périt pas* » : autre citation bouddhique que l'on croirait sortie d'un rituel maçonnique.

Attention ! Cependant de nombreux éléments, dans le bouddhisme, sont difficilement compréhensibles pour les occidentaux : l'impermanence, la vacuité, le renoncement, la dissolution du Moi, etc.

L'occidental voit dans le bouddhisme un accomplissement de soi, alors que l'asiatique y voit un moyen d'atteindre la dissolution du Moi.

En conclusion

Alexandra fut, comme elle aimait à le dire, la première bouddhiste à Paris. Elle a trouvé la voie philosophique qui lui correspondait le mieux. Elle a rencontré au cours de ses longs voyages des personnages importants : le 13^{ème} Dalai-Lama, Gandhi dont elle ne partage pas toujours les idées, mais aussi de grands sages hindous, des mystiques tibétains, des détenteurs de « *la Connaissance* ».

Elle a cherché à transmettre à l'Occident une part de leurs enseignements.

Elle nous laisse une documentation importante sur un Tibet en grande partie disparu, une Chine d'avant Mao, une Inde d'avant l'Indépendance, mais aussi des œuvres sur le bouddhisme, un bouddhisme vécu que ce soit par des Grands Maîtres ou par le petit peuple.

Elle n'a jamais cessé d'écrire. A la veille de sa mort, quelques semaines avant ses 101 ans, elle traduisait un texte en sanskrit.

Dans une lettre à son mari, elle écrivait : « *Pour rester jeune, il faut un peu de travail intellectuel chaque jour et voyager* ».

Et à l'âge de 100 ans, elle fit renouveler son passeport...



LE DRAGON, L'ENNEMI INTIME

PAR ANDRÉ PINTO

J'aimerais vous faire rencontrer une « vieille connaissance », un compagnon de route pour celui qui cherche ; quel est-il ? Le Dragon, notre « ennemi intime ».

Ma manière de voir l'engagement spirituel me pousse à rechercher des clés concrètes d'action et de comportement au travers des traditions chevaleresques. Quoi de plus naturel, dans ce contexte, que de chercher à mieux comprendre cet adversaire traditionnel des chevaliers qu'est le Dragon.

Nous allons le rencontrer un jour, au détour d'un chemin, et je pense que consciemment ou inconsciemment, nous l'avons tous déjà croisé. J'appelle le Dragon « l'ennemi intime » parce que cet animal fabuleux, représentant l'ennemi ou au moins l'adversaire, nous connaît comme sa poche, au plus profond de nous-même ; le dragon voit tout de nous.

Ennemi, ou adversaire, le but de ce travail, conçu comme un briefing de préparation avant le combat, est de le décrire plus en détail, d'essayer de comprendre ses moteurs, ses motivations, de mieux le connaître afin d'avoir plus de chances de l'emporter, quelle que soit la forme que prendra cette victoire, et quelle que soit la forme que prendra le Dragon, lorsque notre heure sera venue de l'affronter.

Description de « l'ennemi »

Décrivons donc plus en détail ce redoutable adversaire. Ici commencent les problèmes, les ambiguïtés caractéristiques du dragon.

Selon les traditions, les légendes, les contes, le Dragon varie : il peut être immense, imposant, voire terrifiant, ou bien de taille quelconque. Chacun de nous visualise un dragon plutôt qu'un autre.

Les traits physiques qui reviennent le plus souvent sont toutefois les suivants : de taille plutôt imposante, le Dragon ressemble à certains animaux préhistoriques pour ce qui est de son corps de grand saurien. Il a une tête de grand lézard, souvent capable de cracher du feu, des ailes d'aigle ou de chauve souris, des yeux reptiliens. Souvent sa peau est une armure de grosses écailles.

On retrouve différentes variantes de cet animal mythique aux quatre coins du monde : chaque culture a ses dragons ; il est ainsi représenté sur le drapeau du Bhoutan et sur celui du Pays de Galles.

On trouve des traces de tous les éléments dans son corps : la Terre et l'Eau, d'abord, à cause de son aspect reptilien et de sa prédilection pour les grottes, les cavernes et les points d'eau. L'Air et le Feu sont présents du fait de sa capacité à voler et à cracher des flammes.

C'est une entité à la fois fascinante et terrifiante : il est l'expression des forces occultes opposées aux forces spirituelles, mais bien qu'étant rattaché aux entrailles de la terre, ses ailes nous rappellent son lien avec le ciel.

Deux des caractéristiques du Dragon m'ont particulièrement intéressé :

- Son lien avec le Mal
- Son rôle de Gardien

Le Dragon est-il l'incarnation du Mal ?

En tant qu'ennemi traditionnel du chevalier, on pourrait s'y attendre.

La tradition chrétienne a souvent utilisé le Dragon comme adversaire des saints (Saint Michel par exemple). Une abondante iconographie montre Saint Michel terrassant le dragon. La Vierge Marie est parfois représentée dans les églises, debout, les pieds nus sur la dépouille d'un reptile, type serpent géant ou dragon. Dans l'Apocalypse, le Dragon revient, chevauché par la Grande Prostituée.

Duo de saints intéressants : Saint Georges qui perce le Dragon de sa lance, et Sainte Marguerite qui se fait avaler par le Dragon et ressort

indemne. On aborde le Dragon soit par la force (Saint Georges), soit par la foi (Sainte Marguerite). Le combat est alors extérieur, antagoniste (lance), ou intérieur (se faire avaler par lui).

On ne tue pas toujours le Dragon, on le combat et on le chevauche, ou même on le subjugué sans le blesser.

En Chine, le Dragon a un tout autre symbolisme : effrayante créature certes, mais bénéfique et souvent joyeuse. Dans la culture chinoise, en effet, le Dragon chasse les démons, il n'est pas un démon. Symbole de pouvoir, il est souvent représenté sur la tenue des généraux, mais seul l'empereur porte une tenue avec 9 Dragons. La légende de la naissance de Confucius dit qu'une étoile très brillante est apparue à la verticale de la demeure où il est né, et que sur le toit de la maison un Dragon veillait. Pour les Chinois, le jade, pierre précieuse et protectrice, est « la semence des dragons tombée sur terre ».

Dans les contes et légendes, le Dragon est plus le « Mal Nécessaire » que l'incarnation du Mal. Il est plus l'adversaire que l'ennemi.

Dans la légende des Nibelungen, Siegfried se rend invisible grâce à un anneau magique ; il vainc le Dragon et se baigne dans son sang afin de devenir invincible.

Dans les Edda scandinaves, Sigürd accède à la connaissance après avoir bu le sang du Dragon : après l'avoir goûté, il lit les pensées des hommes et comprend le langage des animaux.

En fait le Dragon n'est ni Dieu ni Diable. Il me semble que lorsqu'on l'a assimilé au Mal, c'est plutôt au serpent géant qu'on se référait. Ni Dieu ni Diable, le Dragon n'est aussi ni mâle ni femelle, comme toute puissance élémentaire, indifférenciée.

On craint le Dragon et on l'affronte sans haine, comme on craint et on affronte l'implacable et l'inexorable.

Dans l'Apocalypse, l'arrivée du Dragon peut être interprétée comme le triomphe des forces élémentaires non maîtrisées sur les gardiens de la Parole ; dans ce sens, l'apparition du Dragon, c'est la victoire de la Matière et du Matérialisme, peut-être la prophétie d'une « Science sans conscience » qui aura pris le dessus sur l'humanité.

Dans le Dragon résident en effet les pouvoirs redoutables de la Materia Prima, terribles pour qui ne sait les maîtriser.

Comme vous le voyez, il n'est pas facile de décrire le Dragon ni de bien le cerner, il est l'ambiguïté incarnée : archétype de la bête qui fait remonter nos peurs élémentaires, il est aussi fascinant, attirant, et nous ne pouvons pas le haïr.

Essayons donc de continuer à nous préparer à l'affrontement avec lui en cherchant à savoir quand va avoir lieu ce combat, et à quel endroit. En effet, la seule certitude que nous pouvons avoir à la fin de cette première partie descriptive, c'est que quelqu'un de non préparé ne vaincra jamais le Dragon.

Répondons donc aux questions « où » et « quand ».

Où ?

Force est de constater, en lisant les écrits à notre disposition, que le combat n'a pas lieu n'importe où.

Le Dragon est très souvent attaqué par le chevalier en tant que gardien d'une grotte, d'une caverne, d'une porte, d'un gué, bref, d'un seuil, derrière lequel on suppose que s'ouvre un espace qui - comme le Dragon n'est ni Bien ni Mal - n'est simplement « réservé qu'à certains ».

Le Dragon est donc un gardien. L'affronter est une démarche active, on va à sa rencontre, c'est parce qu'on avance qu'on tombe sur lui. Il ne se promène pas à la recherche d'adversaires, il les attend quelque part, en un lieu précis. Dragon et Gardien, ces mots ont les mêmes consonnes DRGN.

Plus qu'un gardien, le Dragon est « le » Gardien par excellence. Dans les gravures alchimiques, il est souvent représenté près d'une fontaine, d'une source, muni de phylactères, symboles de messages. Une inscription trouvée sur une de ces gravures dit d'ailleurs : « en dehors du Dragon qui veille, les choses ne sont pas gardées ». Le Dragon est le gardien d'un trésor non quantifiable, non matériel, le « droit de passer », pourquoi pas la Connaissance ?

Etymologiquement, Dragon vient du grec Drakkon, Derkonai, qui veut dire « regarder d'un regard perçant », « observer en détail ». Le Dragon est donc le « Veilleur », qui sait voir au travers de son visiteur. Peut-être même le visiteur sait-il d'emblée qu'il ne peut rien lui cacher. Un jeu de miroirs s'opèrerait donc entre les deux regards.

Gardien de la Connaissance, ou d'un degré supplémentaire de notre Connaissance ou de notre Liberté, le Dragon symboliserait donc les forces matérielles et les frayeurs subconscientes qui s'interposent entre cette Connaissance et le désir de cette Connaissance.

Malgré la frayeur qu'il continue à nous imposer, rencontrer le dragon est quelque chose de positif, parce que cela signifie que nous sommes en chemin, que la quête a commencé et que nous arrivons à un seuil. Seuil de connaissance additionnelle, mais aussi épreuve inéluctable : la maladie, la mort, un degré supérieur de liberté, un degré d'attachement en moins, le sevrage alcoolique ou tabagique... Il existe toutes sortes de seuils, toutes sortes de Dragons que nous avons affrontés ou affronterons un jour où l'autre, physiquement, psychiquement, moralement...

Un seuil, c'est probablement la réponse à la question « où ? ».

Quand ?

J'ai envie de dire, lorsque nous aurons l'âge et qu'il sera l'heure. Et ce sont des probabilités indépendantes. Avoir l'âge n'augmente ni ne diminue la probabilité qu'il soit l'heure. Et réciproquement. L'âge est important : on n'arrive pas devant le Dragon sans préparation, sans travail sur soi-même, sans effort préliminaire. Avoir l'âge, ça dépend de nous.

Mais l'âge ne suffit pas. Il faut qu'il soit l'heure. Et cela... cela ne dépend pas de nous. Le jour où la route nous mettra devant un Dragon, il sera l'heure. Et ce jour là, la mission primordiale du Dragon semble être de vérifier que nous avons bien l'âge de passer le seuil.

Alors continuons à creuser... Comment vaincre le Dragon lorsque notre heure sera venue ?

Bien sûr, il n'y a pas de recette, mais encore une fois, comme pour les boxeurs, l'analyse des tempi des combats passés de l'adversaire, ses

victoires ou ses défaites, peut nous donner quelques clés. Le combat contre le Dragon est avant tout spirituel. Il est joué d'avance, mais le chevalier ne le sait pas. Le Dragon a aussi pour mission de lui faire comprendre qu'il a bien l'âge (ou qu'il ne l'a pas).

Chevaucher le Dragon, gagner ce combat, c'est maîtriser le terrestre et le céleste, ce que ne peuvent faire que le Preux et le Saint. La préparation du combat est donc à faire sur soi-même, en n'oubliant jamais que le Dragon voit tout, donc inutile de travailler sur les apparences.

Dans ce combat, celui qui regarde révèle celui qui est regardé. Le dragon n'est pas vaincu par une quelconque formule magique mais par un travail en profondeur qui nous permet d'affronter cet œil qui voit tout et de se mesurer à la Bête sans paniquer.

Face à cet œil qui voit tout, nos faiblesses et nos alibis remontent à la surface et parfois même se révèlent à nous. Le Dragon lui-même n'est peut-être que la projection de nos aspérités, plus terrible et invincible encore si notre pierre est mal taillée.

Face à ce seuil et à ce moment, le Dragon est finalement une présence à finalité bienveillante puisque, sans lui, nous pourrions oublier que nous sommes en face d'un seuil, et sans ce combat nous ne saurions jamais si nous avons l'âge pour mériter ce passage.

Le Dragon on l'a déjà vu, attaque rarement le premier, c'est l'impétrant qui va à lui, se présente devant lui. Le Dragon l'oblige à agir, à surmonter un obstacle, à dominer sa peur. Il l'oblige à se vaincre lui-même. En cela, il est un agent de transformation, un initiateur.

Le Dragon est là dans un but bien précis, qu'il sert sans se poser de questions. Ni Dieu ni Diable – je le redis – il ne cherche pas à rendre le passage impossible, mais jamais non plus à le rendre plus facile qu'il ne devrait être.

Pour pouvoir passer et faire disparaître l'obstacle du gardien, il faut – et il suffit peut-être – de comprendre pourquoi le monstre est là, à ce moment là, avec cette forme là qui ne vient que de nous.

La victoire du chevalier sur le Dragon, c'est la victoire de la Conscience sur l'Inconscient, de la lucidité et du discernement sur les

frayeurs et les émotions, c'est la maîtrise de soi, l'harmonie, le connais toi-même en action.

Dans la Belle au Bois Dormant (version Walt Disney, que j'ai visionnée des dizaines de fois lorsque mes enfants étaient petits) le dernier obstacle que le chevalier (le Prince charmant) rencontre dans sa course vers la belle Aurore est un énorme Dragon. Au moment où ce dernier semble prendre le dessus sur le Prince charmant, les trois petites fées jettent un sort à l'épée du Prince charmant pour qu'elle devienne, je cite : « l'épée de vérité ». Immédiatement après, en la plantant au cœur du Dragon, le Prince va triompher, l'énorme Dragon va vaciller, la forêt de ronces qui bloquait le passage va disparaître... La vérité, avec soi-même et avec les autres, la lucidité et la connaissance de ses forces et de ses faiblesses, bref, beaucoup de vertus qu'est censé nous apporter le parcours initiatique, me semblent finalement être les meilleures armes pour vaincre tous les Dragons de notre vie.

Voilà un aperçu succinct du résultat de mes enquêtes sur celui que nous avons et allons rencontrer, y compris dans les endroits probables de ladite rencontre, le moment de celle-ci, et quelques tactiques pour triompher...

A la fin des contes de fées, je me suis toujours demandé ce qu'allaient devenir les chevaliers lorsqu'ils auraient fini d'avoir beaucoup d'enfants (ils sont sans doute les fruits de notre avancement sur le chemin de la Connaissance). Quel ennui après des aventures si héroïques ! Je n'ai toujours pas de réponse finalisée à cette question, mais je sais qu'il me reste tellement de Dragons devant moi qu'elle n'est pas vraiment près de se poser. Il suffit peut-être de continuer à avancer, à se présenter devant de nouveaux seuils, et l'aventure continue.

Ce court travail s'articule autour du Dragon intérieur, celui qu'on n'achève jamais. Si les Dragons ne nous effraient plus, s'ils ne nous réduisent pas en cendres, nous aurons appris et ces combats seront une étape bénéfique et importante de notre quête.

Vient alors la question.... Ne devons-nous pas renvoyer l'ascenseur ? Former les autres à avancer, aller au devant, reconnaître, puis affronter les Dragons sans paniquer ? Ou mieux.... Etre à notre tour le Dragon, œil qui voit tout, encore une fois ni Dieu ni Diable, vis à vis des êtres aimés, initiés, collègues, enfants, amis ?

Garder un seuil, sans a priori, sans rendre en rien plus facile le passage, aider l'impétrant à comprendre s'il mérite de passer, c'est une forme d'amour. De l'amour vache parfois, mais de l'amour.

Pour finir, juste pour le plaisir, quelques mots du poète Rainer Maria Rilke :

« Tous les Dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. Toutes les choses terrifiantes sont peut-être des choses sans secours qui attendent que nous les secourions. »

LE GRAAL

PAR JÉRÔME LEVASSEUR

LA COUPE

Ton cœur fut la coupe magique,
- La coupe d'éclatant cristal -
Qui vibrait dans l'aube édénique
Au chant du cercle sidéral.

Enfant du Ciel et de l'Argile,
Où donc gît l'Éden ancestral ?
Ton cœur est la coupe magique
Qui fut, mais qui n'est plus le Graal !

Le sang du Verbe s'est figé
Dans cette coupe opaque et sombre
Où burent les dieux étrangers
Des froides régions de l'Ombre.

Vinaigre et fiel y sont mêlés
Depuis l'aube immémoriale,
Mêlés au sang coagulé
Comme une hématite infernale.

Cent lippes sales ont souillé
Dans leurs agapes orgiaques
La coupe aux bords bien nettoyés,
Qui n'est, au-dedans, qu'un cloaque.

Cherche et trouve le vrai remède,
Connu de tous et de toujours,
Le remède que tous possèdent
Et que tous gâchent tour à tour,

Le remède unique que nomment,
Sans savoir prononcer son nom,
La lèvre distraite de l'homme,
La voix menteuse du démon !

Un ange effleurera de l'aile
la coupe au cristal frémissant
Pour qu'en elle se renouvelle,
Soudain, le Miracle du Sang ...

Et l'ange, alors, à ton oreille
Murmurera ton nom nouveau,
Pour clore, indicible merveille,
Le cycle de tes durs travaux :

Car ton cœur, délivré des pièges
Tendus par les hordes du Mal,
Rompant enfin tous sortilèges,
Sera redevenu le Graal !

André SAVORET

Le Graal est un objet mythique de la légende arthurienne, objet de la quête des chevaliers de la Table ronde. À partir du XIII^e siècle, il est assimilé au Saint Calice (la coupe utilisée par Jésus-Christ et ses douze disciples au cours de la Cène, et qui a recueilli le sang du Christ) et prend le nom de Saint Graal. La nature du Graal et le thème de la Quête qui lui est associée ont donné lieu à de nombreuses interprétations symboliques ou ésotériques.

L'objet légendaire du Graal apparaît pour la première fois à la fin du XII^e siècle (au Moyen Âge) dans le roman *Perceval ou le Conte du Graal* (chapitres 8, 15 et 19), de Chrétien de Troyes, comme avatar du chaudron d'immortalité du Dagda. En effet, cet attribut du dieu Dagda est le prototype préchrétien du Graal médiéval. Selon la mythologie, le chaudron ne se vide jamais, et celui qui s'y présente est tout de suite rassasié. Lorsque les Milésiens triomphent des Túatha Dé Dánann lors de la dernière invasion et que ces derniers se retirent dans l'Autre Monde, le Dagda fait l'acquisition d'un cochon magique aux propriétés similaires à celles de son chaudron : le cochon peut être tué et mangé un jour et revenir à la vie le lendemain, prêt à être tué et mangé de nouveau. Ainsi, le chaudron symbolise la vie et l'hospitalité des Celtes, mais c'est aussi un instrument

de résurrection dans lequel on jette les morts et d'où ils sortent vivants. Ce chaudron fut apporté de Murias, une des îles au nord du Monde, durant le règne du druide Semias sur cette île. Nous voyons alors très bien que le Chaudron de Dagda - et donc le Graal - est intimement lié à la magie.

En effet, nous trouvons cette symbolique du chaudron, et donc par extension du Graal, dans deux récits du monde celtique : le Chaudron de Kerridwen et le Chaudron du Nain dans les récits du Barzaz Breizh. Cerridwen ou Kerridwen, principalement connue en tant que magicienne. Elle était en fait une déesse galloise de la mort et de la fertilité. Elle est Reine de l'Occident, de l'Eau et de l'Automne, elle est l'initiatrice de toute magie et reine des sorcières dans la mythologie galloise. Cerridwen garde la porte de l'Ouest avec Fal pour le Nord, Lug pour l'Est et Nuada pour le Sud. Kerridwen donna naissance à deux enfants. Tout d'abord, un fils, Morvran (surnommé Afangddu ou Avangddu) qui passait pour l'homme le plus laid de la terre, et une superbe fille, Creirwy. Ne parvenant pas à supporter le handicap de son fils, la déesse fit bouillir dans son chaudron, pendant un an et un jour, une potion de connaissance pour lui apporter sagesse et respect. Elle confia la surveillance du chaudron à Morda et Gwion Bach. Mais ce dernier reçut trois gouttes de la potion sur son doigt et acquit toute la sagesse et la connaissance à la place d'Afangddu. Furieuse, Kerridwen poursuivit Gwion Bach, qui se transforma en divers animaux symboliques de la mythologie celte. Finalement, il finit par se transformer en grain de blé, et la déesse, transformée en poule noire, le dévora. Quelque temps plus tard, Kerridwen, enceinte, donna naissance au célèbre barde Taliesin, considéré dans les récits gallois comme le père de Merlin.

D'autre part, nous retrouvons un récit semblable dans le Barzaz Breizh, le recueil de chants et de récits mythologique de Bretagne. Gwion Bach est ici remplacé par un nain.

Le chaudron - ou plutôt le « chaud rond » - en langue des oiseaux, et donc le Graal, est le contenant, le Cercle de Keugant est le contenu, le cercle D'Abred est le centre même du bouillonnement ou de la transformation alchimique, le cercle de Gwenved.

Par cet acte, le chaudron devient la croix celtique, élément primordial de vie. Son ouverture est le cercle de Keugant, ou encore Cercle Vide, qui est celui de l'Incréé où seul le Créateur peut résider. L'intérieur est le cercle d'Abred, qui représente le « monde des épreuves », soit le

niveau des incarnations, et son fondement le cercle de Gwenved. Cercle de la félicité et de la plénitude, il est le dépassement du cycle des incarnations, point de contact avec le feu.

Nous pouvons aussi comparer le chaudron et par extension le Graal, à la recherche de la pierre philosophale, le chaudron étant l'œuvre au noir, le bouillonnement, l'œuvre au blanc et le centre même de la fusion l'œuvre au rouge, point de toute transformation.

Dans « Perceval ou le Conte du Graal » de Chrétien de Troyes, Perceval voit, au château du Roi pêcheur, un jeune homme tenant dans sa main une lance d'un blanc éclatant de la pointe de fer de laquelle perlent des gouttes de sang, deux jeunes hommes tenant des chandeliers d'or et une demoiselle tenant un graal (qui répand une telle clarté que les chandelles en perdent leur éclat) enchâssé de rubis rouge sang. A ce moment, là on demande à Perceval à qui appartient le Graal et pourquoi la lance saigne. Perceval garde le silence, ne répondant pas à l'énigme, il échoue dans sa quête. Cela n'est pas sans rappeler, le silence de tout apprenti. En fait Perceval, tout comme l'apprenti, a besoin du silence pour pouvoir explorer son temple intérieur et donc polir sa pierre brute. Il n'est qu'au premier stade de l'étape alchimique, celle de l'œuvre au noir, et lui reste encore à accomplir l'œuvre au blanc du grade de compagnon, et celui de l'œuvre au rouge du grade de maître.

Une continuation du texte de Chrétien de Troyes, la Rédaction courte de Wauchier de Denain, explique que le Graal donne à chacun les nourritures qu'il désire, et l'associe à la Sainte Lance qui a percé le flanc du Christ sur la Croix. Pour Wolfram von Eschenbach, comme il le présente dans son Parzival, le Graal est une pierre dont le nom ne se traduit pas : « Lapsit Exillis ». Certains auteurs ont voulu le traduire par « Lapis Exilis » ou « Lapis Ex Coelis » : émeraude tombée, selon la légende, du front de Lucifer, et qui, creusée en vase, recueillit le sang du Christ s'écoulant des cinq plaies. Nous retrouvons, en Franc-Maçonnerie, l'allusion de cette coupe taillée dans cette pierre. En effet, lors de l'initiation, le récipiendaire boit dans une coupe une infusion de gentiane de couleur verte rappelant l'émeraude dans laquelle est taillée le Graal. Cette boisson au goût amer, rappelle au récipiendaire que le chemin de l'initiation n'est pas sans difficultés et que les épreuves qu'il a subies par les éléments lui rappellent qu'il faut qu'il se détache de la matière pour pouvoir un jour transmuter la part de divin qui est en lui.

Pour Robert de Boron dans « L'Estoire dou Graal », il est comparé au Saint Calice, celui qui a servi pendant la Cène, le dernier repas du Christ. Ce Graal est emporté ensuite dans des terres lointaines puis perdu. Cela n'est pas sans évoquer la parole perdue et le démembrement d'Osiris par son frère Seth. L'initié a alors pour quête de réunir ce qui est épars, c'est-à-dire de trouver le Graal, et de réunir ce qui a été dispersé, comme l'a fait Isis en retrouvant et réunissant les morceaux de son époux Osiris.

Dans la « Queste del Saint-Graall », roman anonyme écrit vers 1220, le Graal est assimilé à la Grâce Divine, et celui qui boit dans cette coupe est assuré d'avoir la vie éternelle. Cela n'est pas encore sans rappeler le Chaudron de Dagda qui est un objet de transformation, conduisant à la résurrection.

En revenant sur le récit de Chrétien de Troyes, un autre symbole est frappant : celui de la lance accompagnant le Graal, lorsque Perceval est dans le domaine du Roi-Pêcheur. En fait cette lance ne serait entre autres que la lance de Longinus qui a servi pour pourfendre le flanc du Christ. Selon la légende, cette lance n'arrête pas de saigner, et donnerait la victoire dans les batailles à quiconque la posséderait. Cette lance est comparable à d'autres lances mythiques comme celle de Lug ou encore Gungnir la lance d'Odin. Le sang est intimement lié à cet objet. D'ailleurs, la lance de Lug doit être trempée dans le sang avant chaque usage. Nous remarquons que le Graal, comparable à l'utérus de la Déesse Mère, est plus un symbole lunaire, féminin, contrairement à la lance qui, elle, est un symbole solaire, masculin. Le Graal est alors, d'un point de vue alchimique, le mercure, tandis que la lance représente le soufre. Le sang, indispensable à ces deux symboles, serait le sel, qui est le creuset de l'union du soufre et du mercure.

Nous retrouvons dans l'œuvre de Rabelais le « sangréal », autre nom du Graal, que l'on peut encore traduire par sang royal. Ceci explique l'importance de la lance qui saigne, car dans le récit de Chrétien de Troyes, la blessure du Roi Pêcheur rend ses terres stériles. Le remède à cette stérilité est la lance qui est aussi un symbole de fécondité. Ce sang, symbole donc de fécondité et de fertilité, a toute son importance. En effet, Perceval n'étant pas de sang royal ne pouvait qu'échouer dans sa quête. Seul Galaad, fils de Lancelot et de la fille du Roi Pêcheur, était donc de sang royal, et donc seul lui pouvait voir le contenu du Graal. C'est encore une histoire de sang, et donc une histoire de lignée, qui explique l'achèvement de la quête de Galaad, car il serait lui-même le descendant de Joseph

d'Arimathie, qui avait récupéré le sang du Christ, par l'intermédiaire de la coupe sacrée.

Comme le disait Platon : « s'initier, c'est apprendre à mourir », il est alors évident que la quête de Galaad ne peut s'achever que par sa mort.

Dans l'Islam, la Kaaba, sanctuaire principal de cette religion dans la mosquée de la Mecque, a une forme cubique et sur sa face orientale interne se trouve la Pierre noire que baisent les pèlerins. La tradition nous dit que le patriarche hébreu Abraham, né à Ur en Chaldée, vers 2000 ans av. J.-C., avec son fils Ismaël, né de l'esclave Agar, reçut de Dieu l'ordre d'élever un temple, et comme il ne savait pas où ni comment l'ériger, il posa la question au Seigneur. Celui-ci envoya un nuage noir qui se posa en l'air : en cet endroit géographique et avec les mêmes dimensions et les mêmes couleurs que celles du nuage, le père et le fils réalisèrent leur oeuvre. « Fais-nous connaître le culte », demandèrent-ils. Survint alors l'Archange Gabriel, qui apportait la Pierre noire. Ce qu'apporta Gabriel était-il une jacinthe qui se transforma en pierre noire en présence d'une femme impure ? S'agit-il en réalité d'une pierre météorique de couleur rouge sombre ? En tout cas, l'équivalent islamique du Graal, en tant que symbole des centres spirituels de l'humanité, est la Pierre noire de la Kaaba. En effet, l'émeraude tombée du front de Lucifer, dans le récit de Wolfram von Eschenbach, est comparable à la Pierre noire de la Kaaba, qui elle aussi est un minéral, et elle aussi a été apportée par un ange, ici l'archange Gabriel. Il faut savoir que la Pierre noire est exotérique, tandis que le Graal est totalement ésotérique.

Le mystère du Graal, en tant que mystère de la connaissance, de l'initiation, de la transmission initiatique, en tant que mystère des centres spirituels de la planète, a alors une existence certaine. Il est d'origine céleste, aurait de plus une source islamique, et sa présence en Occident est sous la garde des chrétiens. Ce mystère nous parle de Gahumret, frère cadet du Roi d'Anjou, qui fuit la vie de la Cour et entreprend le voyage à la recherche de lui-même, cheminant de l'Asie à l'Afrique, pour passer ensuite par l'Irlande et revenir après en Provence. C'est le père de Feirefiz (Orient) et de Parsifal (Occident), représentants de la chevalerie errante orientale et occidentale. La coupe de chevalerie représente les breuvages initiatiques des quatre sciences : la science de l'Esprit (le vin), la science absolue (l'eau), la science des lois révélées (le lait) et la science des normes sapientales (de sagesse) (miel).

Revenons à la mort de Galaad, qui est comparable à la mort du Phénix. Je cite pour le prouver ici, l'œuvre de Parzival : « À Munsalvaesche, de vaillants chevaliers ont leur demeure auprès du Graal. Ces Templiers livrent combat afin d'expié leurs péchés... Leur nourriture, ils la reçoivent d'une pierre qui, en son essence, est toute pureté, on l'appelle l'aspic exilis. C'est par la vertu de cette pierre que le phénix se consume et devient cendres, mais il renaît de ses cendres... Cette pierre est ainsi nommée le Graal ». Comme je l'ai cité précédemment, Galaad ne pouvait que mourir, car ici intervient le processus d'initiation.

Parlons du Phénix, qui est comparable à la symbolique du Graal. Il incarne l'immortalité, la résurrection et la pureté. Il apparut il y a trois millénaires en Égypte, à Héliopolis, sous les traits d'un passereau puis d'un héron pourpre ; c'est quand il arrive en Grèce qu'il prend l'apparence qu'on lui connaît tous, celle d'un aigle royal ample et majestueux avec un plumage rouge, blanc et doré - ce qui lui donne son nom qui vient du grec et qui signifie "pourpre". Le Graal et le Phénix sont alors intimement liés, et ses origines sont avant tout égyptiennes. L'origine du Phénix vient donc de l'oiseau sacré égyptien Benu, un héron cendré qui fut le premier être à se poser sur la colline originelle issue du limon : il incarnait le Dieu du Soleil et était associé au cycle annuel des crues du Nil. Il était adoré à Héliopolis où on racontait qu'il n'apparaissait que tous les 500 ans.

On rapportait que le Phénix ne se nourrissait que de rosée puisqu'il s'envolait alors pour des contrées étrangères où il recueillait des herbes odorantes qu'il amassait ensuite sur l'autel d'Héliopolis, afin de les embraser et de s'y réduire lui-même en cendres. Mais il renaissait trois jours plus tard pour une vie renouvelée. En effet, une fois le corps incinéré, un nouveau jeune Phénix naît à partir des cendres chaudes. Après sa naissance, le jeune oiseau porte le corps calciné de son père dans un tronc creux de Myrrhe jusqu'à l'hôtel du Soleil pour être brûlé avec le plus grand soin par des prêtres. Donc là nous pourrions comparer le cabinet de réflexion à un lieu de transformation, à la fois de mort et de résurrection. D'ailleurs, avant que le récipiendaire ne pénètre dans ce lieu, nous y faisons brûler de la myrrhe, qui, comme nous l'avons vu plus haut, est liée au symbolisme de mort et de résurrection du Phénix.

Pour conclure, nous pouvons voir que le Graal, n'est pas un objet, mais plutôt le potentiel initiatique de l'Humain car il est en fait la parcelle de divin en chacun de nous.

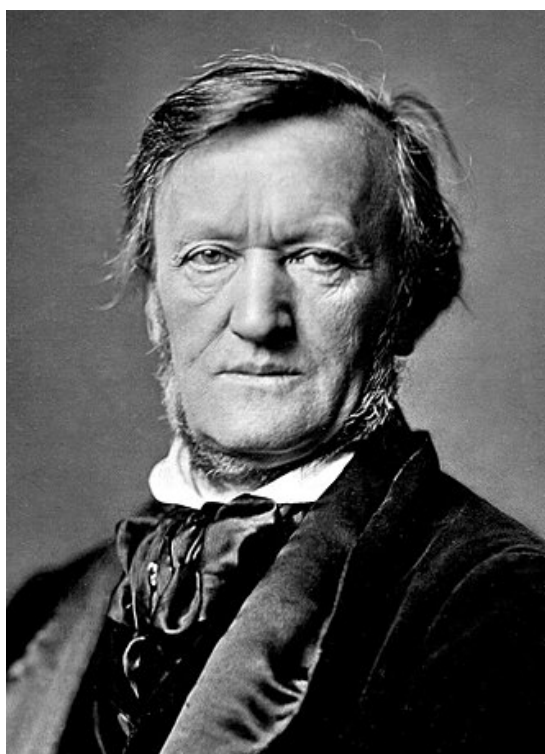
Et comme le dit Jean Markale : « Le Graal renvoie à ce désir profond de l'homme d'aujourd'hui de trouver une justification à son existence. »

RICHARD WAGNER

PAR ANNIE DELCROS

Étude sur l'œuvre de Richard Wagner composée des textes de la revue « Obliques » 1979 et de deux résumés de conférences de Robert Delafolie au « Cercle d'Études Galaad » à la Société Théosophique de France - Paris

Revue « Obliques » :



Richard Wagner à Munich en 1871

Wilhelm Richard Wagner, né le 22 mai 1813 à Leipzig et mort le 13 février 1883 à Venise, est un compositeur, directeur de théâtre, écrivain, chef d'orchestre et polémiste allemand de la période romantique, particulièrement connu pour ses quatorze opéras et drames lyriques, dont les dix principaux sont régulièrement joués lors du Festival annuel qu'il a créé en 1876 et qui se déroule chaque été dans l'opéra de **Bayreuth**, conçu par lui-même pour l'exécution de ses œuvres, et surtout pour Parsifal. Difficile de situer Wagner dans une lignée traditionnelle, tant chez lui se situe le paradoxe, la confusion.

D'abord écrivain comme Schumann, puis homme de théâtre, il est aussi l'auteur de plus d'une vingtaine d'ouvrages philosophiques et théoriques. Il compose lui-même la musique et le livret de ses opéras, dont [*Tristan und Isolde*](#), considéré comme le point de départ des principales avancées que connaîtra la musique au XX^e siècle et [*L'Anneau du Nibelung*](#), festival scénique en un prologue ([*L'Or du Rhin*](#)) et trois journées ([*La Walkyrie*](#),

Siegfried et Le Crépuscule des dieux), dont la conception bouscule délibérément les habitudes de l'époque pour aller, selon les propres termes de Wagner, vers un « art total », une œuvre d'art totale, un spectacle complet qui mêle danse, théâtre, poésie et arts plastiques, dans une mélodie continue utilisant des leitmotivs.

L'œuvre de Wagner est un raz-de-marée qui atteint toutes les fibres de l'homme, considéré comme une entité énigmatique immergée dans le cosmos ; sa musique constitue un brassage psychique auquel aucun être normalement épanoui ne peut rester insensible. A la fois sphinx et kaléidoscope pour l'homme contemporain, aucun créateur moderne n'a provoqué une telle avalanche d'ouvrages : 50.000 environ ! de tels enthousiasmes (Nietzsche, Baudelaire, Chabrier, Louis II de Bavière, Péladan, Debussy, Liszt, etc., et aussi de telles haines appuyées d'interprétations contradictoires.

Ainsi Richard Wagner fut doué pour nouer des amitiés dans les cercles artistiques et intellectuels, mais aussi bien que pour les transformer en inimitiés suscitant des avis partagés et souvent enflammés de la part de ses contemporains, non avisés du message initiatique reflété par les personnages résidant au cœur de ses œuvres.

Sa vie bohème et fantasque lui fait endosser de multiples habits : révolutionnaire sans le sou, fugitif traqué par la police, homme à femmes, confident intime du roi Louis II de Bavière – son mécène – critique et analyste musical, intellectuel travaillé par l'antisémitisme de son époque qui sera récupéré après sa mort et dans un contexte différent par les nazis. Son comportement et ses œuvres laissent peu de gens indifférents.

« Ce que les nazis avaient puisé chez Richard Wagner, est son exaltation de la nouvelle race humaine doublée par le sentiment nationaliste allemand. Cela concorde tout à fait avec leur idéologie, ayant généré toutes les horreurs indescriptibles perpétrées en cette première moitié de XX^e siècle !!! Mais l'élément majeur drastiquement hors de leur portée, est que cette nouvelle race humaine ne saurait exister, sans qu'elle ait intégré la Rédemption par l'Amour et le sacrifice de soi-même ! ... thème essentiel, et initiatique chez Richard Wagner, qui avait entre autres exprimé :

« Je reconnais en moi la pitié comme le trait le plus prononcé de mon être moral et c'est probablement la source de mon art ... En l'occurrence ce qui importe ce n'est pas ce qui fait souffrir l'autre, mais ce que moi je souffre quand je connais sa souffrance. »

Les détracteurs de l'œuvre de Richard Wagner n'en n'ayant jamais eu l'once de la moindre idée, ou d'autres l'ayant perçu mais privilégiant dans leur jugement les idées antisémites de Richard Wagner, qui régnaient en ces temps. Évidemment un tel compositeur n'étant en rien obtus, avait nommé le chef d'orchestre Hermann Levi, un Juif pratiquant qu'il avait choisi pour diriger Parsifal à Bayreuth. »

Les conceptions artistiques avant-gardistes de Richard Wagner ont eu une influence déterminante dans l'évolution de la musique dès le milieu de sa vie. Il est considéré comme l'un des plus grands compositeurs d'opéras du XIXe siècle et occupe une place importante dans l'histoire occidentale.

Liste des Opéras :

- d) [Rienzi](#)
- e) [Le Vaisseau fantôme](#)
- f) [Tannhäuser](#)
- g) [Lohengrin](#)
- h) [L'Anneau du Nibelung](#), ou tétralogie
- i) Prologue : [L'Or du Rhin](#)
- j) Journée 1 : [La Walkyrie](#)
- k) Journée 2 : [Siegfried](#)
- l) Journée 3 : [Le Crépuscule des dieux](#)
- m) [Tristan et Isolde](#)

- n) [Les Maîtres chanteurs de Nuremberg](#)
- o) [Parsifal](#)
- p) [Wesendonck-Lieder](#)
- q) [Siegfried Idyll](#)

Bien qu'il en ait manifesté le désir, Wagner ne fut jamais accueilli au sein de la Franc-Maçonnerie, en raison de sa vie privée tumultueuse. Toutefois, il dirigea des concerts dans les loges maçonniques.

Thomas Mann a déclaré :

« Wagner n'est pas un poète, pas un musicien, mais une troisième chose, en laquelle les deux qualités se fondent d'une façon jusqu'alors inconnue, un Dionysos du théâtre » : (Pour mémoire : Dionysos : dieu de la vigne, du vin, (bien sûr) est aussi marqué par ses excès, la folie et la démesure). Il dit « Que voulez-vous, quand on se met à parler de Wagner, je me sens rajeunir ».

Henri Lichtenberger, en terminant son chapitre sur **Parsifal** en 1931 écrit :

« Au sein de notre société moderne fondée sur l'égoïsme et la force, éprise de confort et de basse jouissance, travaillée par la soif de l'or et la volonté de puissance, déchirée par d'effroyables dissentiments :

Wagner veut être le prophète d'un avenir meilleur, d'une religion d'amour et de paix, d'un christianisme idéal où peuvent communier dans un élan joyeux vers la régénération, tous les hommes de bonne volonté. »

Aucun artiste du XIX^e siècle autant que Richard Wagner n'a eu le sens du sacré avec une lucidité toujours accrue, plus que du religieux puisque son instinct l'a poussé à dépasser les religions établies, à les forcer à cohabiter les unes avec les autres dans une unité nouvelle. Que l'action de ses drames lyriques se fonde sur la légende celtique, ou sur la mythologie germanique, qu'il fasse appel à **Schopenhauer** ou bien à **Bouddha**, nous nous sentons exhaussés dans une sphère supérieure, arrachés à nous-mêmes et enclins à une exaltation religieuse très vague, mais intense. Les

images symboliques de Wagner s'enfoncent en nous et se confondent avec nos désirs, nos rêves et nos espérances.

« Je ne puis concevoir l'esprit de la musique résidant ailleurs que dans l'amour » a écrit Richard Wagner.

Dans ce sentiment se mêlent et se confondent la passion d'amour et la sensualité, l'illumination céleste et ce dépassement de soi-même que l'artiste trouve dans la création. Il chercha l'expression d'**un art total, où la dramaturgie serait soumise à la musique et non l'inverse.**

Le mythe de l'**Androgyne** est presque constamment présent chez Wagner, dans les rapports entre le texte littéraire et la musique.

Comme l'Androgyne a été séparé par Zeus en deux éléments hétérogènes, l'antique union parole/musique qui existait dans la tragédie grecque a pris fin. Wagner part à la recherche de cet Androgyne mythique qu'il cherche à recréer. Que texte et musique soient comme *Tristan et Isolde* :

« Toujours un, inséparés, toujours unis, sans fin, sans nom, embrassés dans l'amour »

L'Androgyne en question n'est pas le résultat d'une union du texte et de la musique. Il s'agit d'opérer un **retour** à l'origine, à un état de **fusion**. Comme **Siegfried** reforgeant l'épée à l'aide des morceaux épars, **il faut accomplir l'acte rédempteur en réunissant les morceaux séparés d'un même tout.**

En fait, cet Androgyne que Wagner recherchait était essentiellement féminin : il l'a dit lui-même, ce qu'il voulait était de **réintégrer le Verbe, cet exilé, dans le sein matériel et mythique de la Musique.**

Reste le génie musical de Wagner, génie incontestable qui curieusement **se rapproche de l'Orient**. Premier musicien occidental à avoir réalisé la synthèse de la poésie et de la musique, de même que la musique orientale depuis la nuit des temps, reste indissociable de la poésie.

Wagner fut aussi un lecteur assidu des **Upanishads**, et vers la fin de sa vie, probablement lors de la composition de **Parsifal**, il envisageait d'écrire un opéra entier consacré à **Bouddha**.

Le monde est douleur (**Bouddha**), les créatures forment un grand Tout (**Brahmanisme**) avec comme corollaire le principe de la pitié venu du **Jainisme japonais** et enfin l'affirmation que le monde a une signification morale. L'existence c'est la douleur, la douleur est universelle, la cause de la douleur réside dans le désir, si l'on bannit le désir on anéantit les possibilités de douleur. Pour écarter le désir, il n'est que le chemin de la contemplation et de l'extase.

La continuité absolue de l'action dramatique dans l'opéra de Wagner, le leitmotiv assurant son unité, l'orchestre assumant son rôle de commentateur, **la fosse d'orchestre devenant « l'abîme mystique »**, hypnotise littéralement le spectateur. Et avec le leitmotiv, nous sommes au cœur de l'Orient. Certains thèmes et leur orchestration nous font penser que Wagner est un musicien-poète totalement oriental avec la puissance évocatrice de l'image et du verbe.

PARSIFAL

Ce nom est arabe. « Parsifal » signifie « parsi »

Pensez aux **Parses**, adorateurs du feu, peuple asiatique, sectateur de Zoroastre, descendant des anciens Perses qui émigrèrent en Inde pour se soustraire aux persécutions musulmanes.

Ce nom de Parsifal de l'opéra de Richard Wagner, a pour origine bien évidemment celui du héros Perceval de la légende celtique - l'homme qui traverse la vallée - allusion à ses voyages d'épreuves - ou variante de ce nom : Perlesvaus.

Wolfram von Eschenbach hérite du **Graal de Guyot de Provins** ; or ce Graal est déjà le Graal initiatique iranien, un Graal gnostique. Le Graal, pierre ou vase, est toujours un objet magique qui, par sa seule présence, assure, à ceux qui en ont la garde, une nourriture privilégiée. Cette nourriture n'est pas seulement matérielle, elle procure à l'âme un contentement merveilleux, et c'est pourquoi elle est refusée aux non initiés.

Il y a les émouvantes analogies qui existent entre le Parsifal d'Eschenbach et l'épopée iranienne du **roi Kay Kosraw**. C'est cette filière qui engendre le Parsifal allemand vers 1200/1210. Ainsi le Parsifal allemand est issu, non pas des Écritures Saintes, mais du Livre de l'Illumination des Soufis.

La désintégration du temps et de l'espace dans les mises en scène wagnériennes

La Tétralogie ne peut être vue que par l'Histoire d'une rivalité pour la prise de pouvoir sur le monde. **Wotan et les Ases** (dans la mythologie nordique, les Ases, du vieil islandais Æsir, ásafólk, ása ættir, forment le groupe de dieux principaux, associés ou apparentés à **Odin**). Ils représentent une classe dominatrice, alors qu'**Albérich** est l'ennemi et que **Brünhilde** et **Siegfried** se libèrent des dures lois primitives. Toute l'histoire de la Tétralogie devient alors le récit d'une vaste intrigue politique et le **Walhalla** meurt de sa corruption représentée par le mensonge de **Wotan** quant au prix du Walhalla et par le vol de l'Anneau.

Il est significatif qu'Albérich, dès qu'il renie l'Amour et possède l'Or, fait entrer son peuple, les **Nibelungen**, dans l'ère du travail qui est l'ère de l'esclavage et de la production. L'Homme a cessé alors de vivre en harmonie avec les richesses du monde, il désire se les approprier, les plier à ses outils afin de les marquer à jamais de son empreinte, et les arracher ainsi à leur créateur premier.

Siegmond et **Sieglinde**, luttant contre **Hagen**, luttent contre ce monde de valeurs bourgeoises bâti sur l'argent et la domination et se trouvent en même temps en conflit avec l'ordre des dieux bâti sur la hiérarchie et les lois inflexibles. L'écroulement du Walhalla est l'effondrement d'une suprématie sociale représentant un code de vie dépassé.

Le mythe nous entraîne aux confins de l'Homme, remonte à son origine primordiale et ouvre les portes d'un domaine d'une fantastique richesse. La Tétralogie devient l'Histoire de la naissance d'une nouvelle race humaine, d'une Rédemption par l'Amour et le Sacrifice, idée qui se retrouve dans toute l'œuvre Wagnérienne.

Wagner avait toujours été captivé par l'exceptionnelle figure historique de « Jésus de Nazareth ». Dès 1849, époque où il fréquentait **l'anarchiste Bakounine**, il avait sous ce titre esquissé un drame dans lequel il présentait le Christ comme un messager inspiré, dépourvu de tout caractère surnaturel, un incompris opposé au monde maudit, qui par son sacrifice annonçait et créait une société nouvelle. Trente ans plus tard, une évolution s'est produite dans son esprit : l'anarchisme désormais en a disparu, et le Christ est cette fois reconnu divin. Divin mais non pas Dieu. Wagner oppose fortement les deux termes comme il oppose la religion

chrétienne, la plus sublime, dit-il, avec le brahmanisme (et le bouddhisme qui en découle), aux dogmes de l'Église envers lesquels il ne ménage pas ses sarcasmes.

La doctrine du Christ, écrit-il, était l'acte de la souffrance volontaire ; croire en lui signifiait chercher à l'égaliser, et espérer la Rédemption signifiait chercher l'union avec lui. Cette idée est au centre même de Parsifal.

Cela est si important pour Wagner, d'associer la maladie du Roi Pêcheur à la compassion absolue envers sa souffrance, mobile essentiel de la conversion de Parsifal, qui, futur sauveur de la Gaste Terre, doit être un homme sans passé, formé par ses seules épreuves.

Gaste Terre, Gaste Pays : terme utilisé par certains des « romanciers » du Moyen-Age pour désigner le pays désolé dans lequel l'énergie vitale s'est dégradée

(cf. en anglais : *ghastly* : *terrifyingly, horrible, intensely unpleasant*)

Atteint d'une profonde mélancolie, voici ce que Wagner écrivait à son ami Liszt :

« Je ne vis guère qu'auprès de toi et loin du lieu que j'habite. Ma vie n'est qu'un rêve et quand je me réveille, c'est pour souffrir. Rien ne me tente ni ne m'attache ».

Et aussi, lui écrivant au sujet du Roi blessé qui aspire à la mort libératrice : « J'ai trouvé un calmant, le seul qui ramène le sommeil dans mes nuits blanches, c'est la nostalgie de la mort, l'inconscience totale, le non-être absolu ».

Comme ses personnages de ses œuvres lui ressemblent !

Le Hollandais du Vaisseau Fantôme désirait l'éternel anéantissement de lui-même comme Tannhäuser, Wotan, et **Amfortas**, son dernier avatar, supplie « Mourir, mourir, unique grâce ! ».

Ainsi le pays d'Amfortas se meurt, l'énergie vitale dépérit, alors que la virilité d'Amfortas est atteinte. Il semble qu'un désordre spirituel profond se soit instauré dans le royaume. L'harmonie de l'Esprit et de la Nature s'est brisée, et seul un sauveur pur, innocent et totalement désintéressé pourra la restaurer. Le Gaste Pays est là où la permanence de la présence

divine fait défaut, et le rôle du rédempteur sera de **revivifier le centre spirituel et son dépôt sacré, le « Graal »**.

Aux questions de Gurnemanz à Parsifal sur ses origines, son chemin parcouru, son nom, il ne sait rien. Mais l'ignorance du nom a la particularité d'ignorer ses origines.

Parsifal ne sait pas « qui » il est.

« N'y-a-t-il pas de rapport avec le drame de l'humanité, amnésique de ses origines ? Alors qu'elle devrait se poser la question : que faisons-nous ici ? »

La philosophie mystique nous permet de retrouver ici le sens profond du mythe. Ne s'agit-il pas pour Parsifal de découvrir le Dieu sans nom, le Dieu au-delà du nom : « négation de tous les noms » « ***nomen innominabile*** » et d'atteindre la divinité au-delà de Dieu im-pensable et ineffable, dont seuls les termes négatifs permettent de désigner l'insondable essence ?
Suprême tentative pour briser la distance infinie séparant l'Absolu du créé, **Maître Eckart** demandait à Dieu de le délivrer de Dieu même, voulant forcer l'esprit limité à découvrir, selon sa mesure propre, l'Esprit au-delà de toute limite. L'image humaine et anthropomorphique de Dieu ne correspond en rien à son essence véritable. Le prédicateur du 13^e siècle employait un langage violent pour obliger l'esprit de ses auditeurs à quitter sa quotidienne lourdeur en demandant : « Pourquoi jacasses-tu au sujet de Dieu ? Tout ce que tu peux dire est contraire à la vérité ».

Les mystiques se rejoignent comme les mythes, le **Sutra de Diamant** énonce : « Ce qui est connu comme étant l'enseignement du Bouddha n'est point l'enseignement du Bouddha » Le **Tao Te King** : un nom qui peut être prononcé n'est pas le nom éternel ».

Il faut que tu aimes Dieu, dit Maître Eckhart, comme un non-Esprit, non-personne, non-image, mais tel qu'il est, un Un Pur, absolu, total, séparé de toute dualité.

C'est par cette conception particulière de la divinité, que Parsifal va se porter. Dans un état de désolation intérieure, propre à l'existence dans la zone intermédiaire qui n'est plus le profane mais pas encore le sacré - le « vieil homme » étant mort et le « nouvel homme » pas encore né, que Parsifal erre en quête de nouvelles aventures. Il est revêtu d'une armure

dépourvue des signes distinctifs qui symboliserait une quelconque appartenance - le sans blason -

Au sujet précisément de l'armure de Parsifal, Wagner peut être associé à **l'Art Philosophal**. En effet, au 3^e acte, Parsifal apparaît de façon surprenante en armure noire, et qui, en enlevant celle-ci, le fait découvrir en armure blanche : **nigredo et albedo** - deux couleurs successives du métal en travail, qui après sa purification définitive, apparaît dans l'état insoutenable de l'Escarboucle Royale, la Pierre au Rouge qui marque la fin de la transmutation : alors s'empourprera le Graal entre les mains de Parsifal, définitivement régénéré dans le somptueux La bémol majeur de la consécration finale.

Dans la quête des réalités essentielles, il n'est pas de « voie » connue. Il s'agit de parvenir en un lieu vers lequel aucun chemin ne mène : **Lao Tseu** enseignait de même, qu'« une voie qui peut être tracée n'est pas la voie éternelle » Mythes et mystiques dévoilent à l'aide de paradoxes « l'ordre essentiel » que le raisonnement discursif est incapable d'atteindre. Ensuite, est attestée :

L'absolue nécessité d'un total désintéressement et d'une souveraine indifférence à l'égard des fruits de l'action. Elle doit être accomplie cependant, mais ne peut parvenir à son terme que dans la mesure où son résultat n'a pas été désiré. Là réside le plus haut degré de spiritualisation du mythe.

Le monde du Graal n'est pas cet univers social et policé où doivent régner les bonnes manières conventionnelles. Il représente l'autre face du monde, sa face nocturne. Il est la sphère plus profonde, celle de l'énergie primordiale, de la source de vie. Il est le paradis qui se cache derrière le voile irisé des choses, dissimulé pour tous ceux qui n'ont pas le rare bonheur d'être des initiés.

« Obliques »



Parsifal est une œuvre dépouillée, un festival scénique sacré. Une célébration, une cérémonie qui tend à dire « voyez, regardez et à vous de voir ».

Bayreuth a été construit principalement pour cet opéra débutant à 16h, et finissant à 22h ! **Wagner** a commencé à composer Parsifal par le 3^e acte, puis le 2^e et le 1^{er}

Quant aux métiers de Wagner, ils furent quelque peu hétéroclites ! Acrobate dans un cirque (15 jours), manœuvre, balayeur, copiste, journaliste. Il a commencé à apprendre la musique à 12/13 ans, metteur en scène, musicien.

Il s'est donné pleinement à l'art, la littérature, la protection animale, la religion, la politique, la philosophie. Il a voyagé partout en Europe, mais en tant que révolutionnaire, anarchiste et réactionnaire sans le sou, fugitif, il fut expulsé dans tous les pays. Il fut un orateur remarquable entre autres. Il disait : « Mozart a servi la musique, moi je me suis servi de la musique »
La chevalerie de la Table Ronde cherche le Graal.

La Chevalerie du Graal le garde, et ce jusqu'à la fin des temps. Les chevaliers sont anonymes, ce sont aussi des ascètes, des alchimistes, des sans blason, pouvant même être des anges, des androgynes.

Une des idées fondamentales est que le mal est caché dans le bien.

La Haute Initiation : Celle qui n'explique rien car il n'y a rien à expliquer.

Montsalvat est le lieu où s'assemblent les chevaliers du Graal, dans les Pyrénées, lieu non ostensible, qui est invisible au monde, au vulgaire. Le Graal est une coupe divine de la Vie Essentielle où chacun voit ce qu'il veut.

Les chevaliers du Graal sont chastes, c'est-à-dire : **non nuisance** (comme disent les Jaïns), **non désir de posséder quoi que ce soit**. La **Sainte Chevalerie** vit cette chasteté.

De l'autre côté du versant se tient **Glincksor** qui veut **le Graal** pour posséder et dominer le monde (car celui qui le possède dominera effectivement le monde). Il sait que la loi réside en la chasteté et retient qu'elle réside en l'absence de sexe. Alors il se castre, forme de la tricherie la plus absolue. Ce Glincksor mime la chasteté de la même manière que **le monde mime l'honnêteté**. Glincksor est rejeté mais prend comme allié **Kundry** qui l'aide à inventer le monde de Glincksor - qui EST le monde -

Glincksor/Kundry : alliés jusqu'à la mort en se haïssant. Kundry est une séductrice irrésistible. Il charge Kundry d'attirer les Chevaliers du Graal et de les séduire. Elle réussit à en attirer un bon nombre devenant ainsi rebelles et totalement amnésiques en combattant le Graal.

Le Roi Amfortas règle le compte de Glincksor en prenant la lance pour le liquider.

La lance : rapport direct ciel/terre - lumière divine au cœur de la Chevalerie du Graal.

Kundry séduit Amfortas. Ce dernier emploie les moyens de l'iniquité et du chaos. Il combat pour l'idéal du Graal mais ne le vit pas.

Amfortas est blessé et de cette blessure découle une souffrance continuelle, insupportable.

Il dit : « Je connaissais le ciel, et la terre pour moi n'est que l'enfer ». Chaque jour à midi on célèbre la cérémonie du Graal, totalement dépouillée, mais les Chevaliers du Graal ont une vision intérieure qui ne dure qu'un très court instant, celle de la fusion de l'unité du monde.

Amfortas doit célébrer cette cérémonie et souffre considérablement quand il élève le Saint Graal, et cette souffrance réside par le fait qu'il est en contact avec la Lumière. Cependant les Chevaliers du Graal imposent à Amfortas l'exécution de cette cérémonie, et après il se retrouve étendu sur une civière, épuisé, et ceci durera jusqu'à la fin des Temps.

Kundry passe la moitié de son temps avec Klingsor, et l'autre moitié avec les Chevaliers du Graal. Elle est la laideur incarnée, et bien laide près du Graal, dormant la plupart du temps. Tout relatif est laid, la beauté même se trouve laide en ce monde.

Dans le cours de l'œuvre, un des drames s'avère, lorsqu'un cygne est abattu par un imbécile qui est **Parsifal**. **Gurnemanz** le réprime violemment : « D'où viens-tu ? Tu as commis un crime. » Il ne sait rien et c'est pourquoi il sauvera tout mais plus tard. Gurnemanz pressent que c'est lui qui sauvera le Graal et sauvera la Table Ronde également : ainsi c'est le monde qui sera sauvé.

C'est le chaste fol, la salvation, le salut universel.

Il est midi, l'heure où on ouvre les travaux. Il demande à Parsifal de monter sur le Montsalvat avec lui. Ils s'exécutent. Il lui dit : « tu es un bon apprenti, mais ton crime est d'avoir tué un cygne, alors qu'ici toute vie est sacrée, et la mort n'existe pas.

Le temps crée l'espace parce que l'espace crée le temps.

Qu'est-ce que le Graal ? Le dire n'est rien. Lorsqu'on élève le Graal, il est rubifié. Gurnemanz chasse Parsifal qui n'avait soi-disant rien compris et il entend alors une voie qui lui dit : « C'est bien lui qui délivrera le monde ». Parsifal avait mis la main sur son flanc en souffrant comme **Amfortas**.

Se dirigeant vers Montsalvat, Parsifal passe par le domaine de Glincksor, les filles fleurs, y compris Kundry, essaient alors de le charmer, mais en vain. Kundry lui donne le baiser, le séduit un instant, mais réalise le contraire de ce qu'elle souhaitait initialement. Ce qui lui est arrivé est ce qui arrivera à toute la Création.

Elle a alors la vision de la chute du Tout :

- la souffrance du vivant,
- le scandale de cette terre qui est un enfer,
- la vie séparée,
- la vision de la fusion universelle.

Alors il faut que l'histoire disparaisse.

L'homme cherche son bonheur, et par là même détruit le Bonheur inné en lui :
bonheur et Bonheur, s'exterminent.

Kundry appelle Klingsor à l'aide. Il arrive avec sa lance. Parsifal prend la lance, il la reconstitue et fait le signe de croix vers Klingsor, transcendance qui transfigure l'univers.

Ici et maintenant, rien n'est insignifiant et rien n'est important. Klingsor disparaît avec son monde et Parsifal constate qu'ils n'ont jamais existé.

Dans la forêt, Parsifal rencontre Kundry. Il l'entend dire : « Servir, servir », ce qui signifie en fait :: « Servir Dieu, servir Tout ».

Parsifal monte à Montsalvat. Le cortège des Chevaliers du Graal se déploie.

Parsifal, tout en noir, plante sa lance, se met en prière, en contemplation. Personne ne le reconnaît. Kundry lui lave les pieds, Gurnemanz lui met de l'huile et lui lave les pieds également et annihile le sentiment d'hostilité.

Parsifal touche la blessure d'Amfortas avec la lance, et dit :

« Que la lance qui fit le mal répare le mal ». Et ainsi il fut guéri.
On entend clamer : Rédemption au Rédempteur.

La nature est rieuse car foulée par un être parfait.

On ne peut pas se sauver si on ne sauve pas Tout.

C'est le miracle qui est naturel, la vie n'est pas naturelle.



La Tétralogie est liée aux grandes mythologies d'Orient et d'Occident, inspirée des traditions nordiques, franques germaniques et surtout des Eddas scandinaves. C'est une épopée fantastique, allégorie et cosmogonie où un vaste ensemble de héros, d'aventures, d'épreuves rituelles et symboliques évoque Manifestation, Chute et Création des dieux, des hommes, des mondes, et la vision prophétique de rédemption, libération, réintégration.

A l'origine, l'Or du Rhin (pure lumière, eau primordiale) est gardé et caché par les Ondines - Innocence intégrale - c'est la liberté gratuite, sans concession.

Surviennent l'envie, le vol, inventés par **Alberich**, roi des **Nibelungen**, qui s'empare de l'Or du Rhin et rêve de conquérir le **Walhalla**, demeure des dieux.

Qui règnera sur le monde ? Les Nains ? les Dieux ? les Géants ? Car tous sont divisés entre eux et contre eux-mêmes.

Et quels Nains ? Quels Dieux ? Quels Géants ?

Mais veillent les déesses : **Ondines, Nornes, Walkyries**

Elles dérangent projets, intrigues et marchandages compliqués, des uns et des autres.

Et puis il y a la race humaine des **Gibichungen** qui se croit libre et ne l'est pas.

(cf. *le piège du libre arbitre ...*).

Avec l'Envie et le Vol, la Servitude est née de chacun, sur soi et tous les autres.

Le règne de l'Orgueil et de l'Ambition commence, et le règne aussi de l'Égoïsme Cynique et de l'Hypocrisie générale, complices de toutes les tyrannies.

L'Or du Rhin - sous des prétextes moraux, voire spirituels, génère d'immenses conflits d'intérêts qui éclatent sur la terre entière entre individus, castes, races, usant de ruse, force, fourberie.

La Walkyrie - est au cœur de la conflagration mondiale et par-dessus tous les clans de guerre. Surgit la grande confrontation entre **Wotan** et **Brunhilde**. Le premier, roi et père des dieux, créateur des lois morales, pactes et traités gravés sur sa lance, doit affronter l'aînée des Walkyries (ses filles divines) insurgée contre le faux-ordre du monde de la dualité, perpétuellement contredit par lui-même.

Le monde aspire à la Lumière, à l'Ordre, à l'Amour, à la Vie et aboutit aux Ténèbres, au Chaos, à la Haine, à la Mort. Après d'innombrables péripéties (en une tragique résignation), Wotan endort et entoure d'un cercle de Feu Brunhilde, la rebelle divine, cercle que seul franchira celui qui ignorera la Peur.

Siegfried : après mille épreuves, le voilà, lui qui ignore la Peur parce qu'ignorant sa propre personne, il éliminera Géants, Nains, Dieux et tous les autres. Il réveillera la Walkyrie endormie et la libérera.

Le Crépuscule des Dieux - Nouveaux complots, conspirations, conjurations. Manipulé par les forces antagonistes, Siegfried perdra la mémoire, puis la vie.

Ce sera plus tard, Brunhilde, la Walkyrie, déesse déchue, puis femme et humaine, transfigurée, divinité céleste, qui annoncera la fin de toutes les tyrannies, unira liberté et lumière, et proclamera le règne de l'Amour, dans Tout l'Univers pour l'Éternité.



Ainsi s'achève l'étude, ô combien esquissée, parcellaire ! de l'œuvre magistrale de Richard Wagner, qui, pour le moins, ne peut laisser indifférent, tout le contraire des si banales relations humaines, y compris celles de Roméo et Juliette, parce que traduisant des sentiments appartenant uniquement à notre monde phénoménal et non à « *l'Outre Monde* ».

De plus, Wagner, dans sa Tétralogie, décriait ce monde inique à travers les caractères de ses personnages, si radicalement opposés, voire inversés aux Héros, Héroïnes du monde invisible et ineffable que nous ne saurions appréhender.

Dans cette œuvre magistrale de la Tétralogie, Wagner symbolise la RUSE par le nain Albericht ; la FORCE par les géants : Fafner, Falsolt ... ; le POUVOIR maléfique de Wotan, dieu du Wallalah.

Tout ceci est le pur reflet de notre monde si malade.

Ainsi Robert Delafolie évoquait bien souvent Richard Wagner, surtout Parsifal, quand ce dernier ressentait si profondément la souffrance douloureuse d'Amfortas, une main posée sur son cœur.

C'est précisément se mettre à la place d'autrui qui manque tragiquement à notre humanité. Le chacun pour soi est le poison qui tue la Lumière. L'aiguillon de l'égoïsme entraînant la mort a été placé dans le cœur de l'humain lors de son exil de la Patrie Céleste par l'Antique Adversaire, nous révèle-t-on. Hélas il n'y a qu'à considérer notre pauvre monde, dans son état de décomposition actuelle ! Si lié précisément à la tragique séparativité !

Comme les chevaliers de la Table Ronde (chevalerie terrienne), qui, lors de leurs tribulations à la recherche du Saint Graal, ne se reconnaissaient pas. Les hommes en général ne se comprennent pas, ne peuvent ainsi pas se connaître sous le terrifiant masque des apparences, y compris dans les familles où les êtres sont si rapprochés, mais non en esprit !

Ainsi ce monde illusoire n'est qu'un rêve, mauvais rêve si souvent, ne demandant qu'à se dissiper, s'effacer à la Lumière de la Rédemption, si magistralement évoquée par **Richard Wagner**, et ... **Robert Delafolie**, qui **parlait de la grande Réintégration de tous les êtres en ajoutant même : « tout sera sauvé, y compris Satan » !**

Cela donne grandement matière à réflexion !

Avec toute la gratitude envers notre Cher Frère et Ami Robert,
Qu'il en soit ici profondément remercié.



HOMMAGE A JOSEPHIN PELADAN (1858-1918) - DEUXIEME PARTIE

Joséphin Péladan nous a quitté il y a 101 ans. Il nous a paru essentiel de rendre hommage à ce génie, très sous évalué, qui fut un grand écrivain, auteur d'une œuvre grandiose, un grand occultiste, fondateur avec Stanislas de Guaita de l'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix, puis de l'Ordre de la Rose-Croix Catholique et Esthétique du Temple et du Graal, un grand critique artistique, organisateur des salons de la Rose+Croix.

Les 5 nouveaux textes qui suivent sont extraits de plusieurs numéros de la Revue des études péladanes. Cette revue, confidentielle mais de grande qualité, parut pendant 4 ans de 1975 à 1978.



Voici donc :

Le souvenir de Péladan par Camille Mauclair

Le chevalier Adrien Péladan (1815-1890) par Joanny Bricaud

Revue des études péladanes n° 3 - décembre 1975

La harpe de Cléden par Joséphin Péladan

Joséphin Péladan, Auguste Strindberg et le symbolisme par Alain Mercier

Revue des études péladanes n° 6 et 7 - septembre et décembre 1976

La Paque de Parsifal, légende de Pâques, par Joséphin Péladan

Revue des études péladanes n° 10 et 11 - septembre et décembre 1977

LE SOUVENIR DE PELADAN

PAR CAMILLE MAUCLAIR

Nouvelles Littéraires
7 mars 1925

Le moment semble bien venu de mesurer pour Péladan la juste réparation à l'infortune persistante et inique de son destin.

Ses amis sont réunis pour colliger son œuvre et en redemander un examen plus sincère et mieux approfondi.

Ils n'ont cessé de l'apprécier et de le plaindre. Ils souhaitent pour ce mort une place équitable qui ne lui fut point faite durant sa vie ; il faut les en féliciter.

Un peu par sa faute, mais bien plus par la méchante raillerie où l'étouffante conspiration du silence, la personnalité de Péladan a été opprimée et bafouée avec un acharnement singulier.

Pour avoir voulu naïvement affronter la Blague parisienne, ce Saint-Georges imprudent fut happé, souillé et déchiqueté par ce monstre inepte et féroce et les plus vils gazetiers accoururent à la curée.

Aujourd'hui, le jugement peut et doit être révisé.

A ceux qui ne l'ont pas connu et qui n'assistèrent point à la période militante et aventureuse, déjà bien lointaine, de sa vie, Péladan doit être montré au-delà des polémiques que son action publique souleva.

A cette action il tint beaucoup, trop peut-être en néoromantisme orgueilleusement avide d'apostolat en tumultueux épigone de Barbey d'Aurevilly ; et dans son violent désir de prosélytisme idéaliste, sans doute mesura-t-il mal parfois le pas qui sépare le sublime du ridicule.

Au créateur des Salons de la Rose Croix, on a pu reprocher des truculences bien vénielles, un ton d'âpre dogmatisme, le titre de Sâr qu'il

se donnait, sa vêtue, le désaccord entre les ambitions affichées de ses programmes, l'insuffisance matérielle de ses moyens de réalisation et la médiocrité de la petite cohorte d'adhérents qui lui apportaient plus de foi que de talent, les artistes sérieux restant en défiance.

Enfin le guignon, et un air de donquichottisme à une époque de naturalisme, de positivisme, de scepticisme, où l'atmosphère était vraiment délétère pour tout idéalisme - Péladan se fit impresario et manager.

Avec un grand intellectuel il était malhabile et timide.

Il gaspilla ses forces et son temps au détriment de son œuvre d'écrivain parallèlement poursuivie ; son erreur fut de prendre Paris, et en le bravant et en payant de sa personne, en protestataire véhément. Il n'y réussit pas. Passéiste indigné et hautain, méprisant le gain et le succès facile, il jeta au vent des livres qui germèrent peu et ne recueillit qu'ingratitude durable après une passagère notoriété d'excentrique, offensante pour la réelle noblesse de ses intentions.

Même ceux dont je fus, qui faisaient de fermes réserves sur ses idées et ses attitudes, souffraient en l'estimant de le voir encourir les huées alors ameutées contre quelques hauts et libres esprits.

Il se résigna, se retira, ne fut plus Sâr, s'habilla comme tout le monde, se borna à être un écrivain.

L'injustice devint plus odieuse car il se donna tout entier à de beaux ouvrages éloquentes et nourris qu'on ne voulait plus lire ni commenter ; après la blague vénéneuse, le mutisme obstiné. Paris qui excuse ou fête tant de vices ne pardonna pas quelques travers, n'oublia pas une basse légende.

Jusqu'à la mort silencieuse de l'apôtre malchanceux se gaussèrent quelques forbans de la chronique professionnelle de l'insulte, aujourd'hui disparus avec leur victime.

Nous n'avons plus à considérer cet aspect de cette période, où les curieux et les historiographes de lettres rechercheront les vérités. L'Écrivain reste, inégal, torrentiel, très intelligent toujours, parfois irritant, souvent entraînant, quelquefois merveilleux, auteur d'une œuvre

considérable, dispersée par le hasard, la hâte, la mévente et la déveine, mais soutenue dans sa complexité par une très belle armature d'idées générales et un grand amour de l'éthique et de l'esthétique.

Le romancier de la "Décadence Latine" a eu comme Zola et Paul Adam une conception cyclique large et puissante avec les avantages et les périls du roman de série synthétique embrassant une époque morale et sociale.

Il a apporté au roman idéologique des éléments de mystique et d'occultisme qui secondèrent les visées du symbolisme. Il s'est apparenté consciemment ou non à Balzac, à Barbey d'Aurevilly, à Villiers de l'Isle Adam, à Gobineau.

Si négligemment écrits que soient certains de ses romans, improvisés et jetés entre deux tentatives chimériques d'action directe, il n'en est aucun où l'on ne puisse trouver des choses hardies, subtiles, attachantes étrangement, personnelles dans le pire ou l'excellent : cet artiste qui avait le goût et la science de la Beauté achevée ne se donna le temps d'un tel plaisir que pour ses derniers livres, lorsqu'il se fut décidé à une studieuse retraite. Il a mieux commandé à lui-même dans son théâtre qui, chargé d'idées mais non surchargé, reste mesuré, clair et riche d'intuition dramatique.

Ses tragédies furent jouées dans de pauvres décors avec des acteurs de fortune. Elles forcèrent l'admiration des plus sceptiques par leur éloquence et leur mouvement. "Babylone" et "Le Fils des Étoiles" sont de ces œuvres que la réelle compréhension des principes grecs et wagnériens autorisait leur auteur à réussir en face de la pièce rosse et du petit jeu de l'adultère. Œuvres en vérité, belles, altièrès, et, jusque dans le début le plus abstrait, généreusement vivantes, décelant une grandeur qui faisait taire le ricanement boulevardier, comme "Axel".

Péladan, fougueux et courtois, était un "conversationniste" éblouissant. Sa culture était considérable, secondée par une brillante faculté d'assimilation et de classement. Elle a fait de lui un critique d'art de premier ordre, un des plus originaux et des plus substantiels que nous ayons eus depuis Baudelaire.

Cette critique il l'a voulue très dogmatique car il ne la présentait pas en soi, mais comme un des éléments du vaste corps des doctrines esthétiques, morales, sociales et religieuses où il rêvait d'édifier.

Le corps s'est désagrégé, comme l'unité wagnérienne.

La critique d'art reste, attachante, cohérente dans son culte fervent pour le Beau ; aux haines que lui valait son attitude de catholique, de réactionnaire, d'antiprogressiste, d'occultiste, d'érotologue, Péladan a ajouté celle que devait susciter son ardent désaveu de la peinture réaliste et impressionniste. Il a eu le courage de s'élever avec une conviction éloquente et une abondance d'arguments justes et forts contre le double péril de la caducité académique et de l'anarchie actuelle qu'il a prévue. Il s'est aliéné tout le monde en ayant trop raison. Admirant et comprenant profondément l'Art gothique et cette Renaissance Italienne où il croyait parfois encore vivre idéaliste, chrétien, wagnérien, il a combattu pour le respect du sujet et de la composition, pour la science rationnelle du métier, pour la hiérarchie des genres, avec une autorité technique et un dur mépris des médiocres qui ont fait étouffer sa voix gênante.

Cela reste à son honneur, malgré de l'exclusivisme et du parti pris. On n'a point parlé de Raphaël, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci en termes plus perspicaces et plus élevés.

Péladan connaissait mieux que personne les églises de France et fut en ceci un conseiller précieux pour Barrès qui l'aima et le défendit toujours.

Péladan a écrit sur la Basilique de Reims et sur les mesures qui l'eussent pu préserver un livre aussi admirable qu'inécouté, où son mea culpa d'avoir cru en l'Allemagne et proclamé la décadence latine s'est exprimé avec une droiture et une douleur très émouvantes.

S'il n'avait pas été un grand humaniste, il n'eut pu donner à propos des Templiers, des Clefs de Rabelais, de Cervantès et du sens caché des romans de chevalerie, des interprétations allégoriques qu'on peut certes discuter mais qui attestent un cerveau sagace et bien armé.

Tout cela, qui vaut d'être révisé, republié, relu, représente le labeur énorme d'un homme de foi, dont les fautes ne nuisirent qu'à lui-même,

qui toisa sans rancune des ennemis dont nul ne le valut de loin, qui affronta la mauvaise fortune sans flatter, céder, ou mentir.

Je n'écris point ici un dithyrambe, Je tente d'être exact.

Péladan, tel qu'il se présente au-delà de la mort, se rattache, quoiqu'on puisse dire, à cette lignée postromantique de Baudelaire, Villiers, si meurtrie par le sort, tant haïe de la canaille littéraire et qui malgré tout s'installe dans la gloire par ses dons et ses convictions, il fut encore de la race des grands.

Applaudissons ceux qui le connurent, de vouloir, détruisant une odieuse légende, demander hautement l'équité.

LE CHEVALIEN ADRIEN PELADAN (1815-1890)

PAR JOANNY BRICAUD

Revue d'Histoire de Lyon
Mai-juin 1904, pages 228 à 232

Adrien Péladan a droit à une place dans l'histoire littéraire de Lyon au XIX^e siècle. Nul n'a fait plus d'efforts pour donner à notre ville son autonomie intellectuelle. Il y avait à Lyon, vers 1850, une élite d'écrivains et de penseurs de tout ordre, archéologues, poètes, philosophes mystiques ou illuminés : Joséphin Soulayr, Victor de Laprade, Pourrat, Xavier Bastide, Blanc de Saint-Bonnet, Pezzani-Cochet, Saint-Andéol, le chevalier de Paravey, Meurville, Chabas de Rougemont. Pendant onze années ces talents si divers, sous l'étendard de la France Littéraire, travaillèrent à la décentralisation avec pour devise : Le Vrai, le Beau, le Bien. L'homme qui les avait réunis et lancés au bon combat, c'était Adrien Péladan.

Né en 1815 au Vigan, d'une famille où il y eut des chevaliers de Saint-Louis, celui que ses compagnons de jeunesse appelaient déjà "le poète", s'instruisit seul. Humble, faible, inconnu, à vingt ans il entra dans la vie active n'ayant à lui qu'un crucifix, une bible et les poésies de Lamartine ! Il partit, non pour Paris "la ville Lumière", mais pour *Rome* "la ville Éternelle". Reçu par Grégoire XVI, il jura dans Saint-Pierre d'être l'écrivain-lige de la papauté.

Il a dit l'impression que produisit *Rome* sur son âme :

"Hier, les mains du Pontife suprême se levaient sur mes cantiques et sur moi ; demain je retournerai vers la France au milieu de laquelle je vous répandrai, ô mes hymnes catholiques, comme une sainte semence que je tiens du ciel et qui peut-être portera quelques fruits. Vous le voyez, ô mon Dieu, pour suivre votre voix mystérieuse que j'entends et que les autres n'entendent pas autour de moi, j'ai tout quitté pour vous sans regret, la terre de ma patrie et la tombe où mes pères se sont endormis en vous. Tous, ô mon Dieu, ne sont pas à vous, à travers tant de sacrifices et de dangers. Récompensez ma foi. Que je voie brillante, fière et heureuse autour de vous cette France que mon cœur appelle ma France. Faites que

les intelligences qui éclatent en elle vous réfléchissent comme mon âme vous réfléchit, vous aime et vous adore".

Accueilli par le Sacré-Collège, fait chevalier de l'éperon d'or et de Saint-Sylvestre par le Pape, élu de l'Académie des Arcades sous le vocable d'Eulogio Cléonense, il partit de *Rome* et revint en France radieux d'ardeur.

Cet enthousiasme s'épancha dans les Effusions catholiques, ses premières poésies, et ses Mélodies catholiques magnifiant le Pape, la Croix, Chateaubriand, l'ange gardien, la sœur de charité.

Deux désirs l'obsédaient encore : visiter Jérusalem et s'agenouiller dans toutes les cathédrales de France. Il n'en put rien faire, mais se consola en écrivant la France à Jérusalem.

Lorsqu'éclate 1848, il se fait le champion de l'ultramontanisme et de la légitimité : "Dieu et le Roy", dit-il en annonçant la renaissance des lys. Le journalisme lui paraît naturellement un sacerdoce ; le journal, une annexe de la chaire. Lorsque sans patronage ni subside il fonda à Nîmes l'Étoile du Midi, il fait retentir le verbe des de Maistre et des Bonald en des articles dont la langue et le ton sont d'un prédicateur. Le coup d'état l'oblige de se taire et l'Étoile du Midi disparaît. Il est alors le véritable chef du parti de l'Appel au peuple en Provence ; mais il laisse au duc d'Uzès la députation qu'on lui offre, M. de Genoude lui réservant la direction de la Gazette de France. Mais Genoude meurt et le chevalier Adrien Péladan devient rédacteur à l'Univers.

Il y reste peu, Veillot l'écarte, comme il écarta Ernest Hello, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam. L'homme qui trouvait *Atala* ridicule, *René* odieux, le *Génie du Christianisme* manquant de foi, et l'érudition des *Martyrs* du bric-à-brac, ne souffrait autour de lui que des sacristains et des médiocres. Adrien Péladan indigné des attentats de Veillot contre Chateaubriand,

Celui que nos autels ont nommé leur Homère,
Notre initiateur et notre maître à tous.

se sépare du pamphlétaire.

Napoléon III lui fait offrir l'Officiel ; on ne lui demande qu'une relation impersonnelle des actes du gouvernement. Péladan, légitimiste, refuse.

Dégoûté de Paris, mais toujours ardent, il vient en province tenter un extraordinaire effort. "Paris, disait-il, en est arrivé à ce point que poètes, artistes, écrivains y ont perdu le secret des grandes inspirations. Ce marasme de l'idée, dans la cité souveraine est venu de la centralisation mise au service de la vanité, de l'égoïsme, de la médiocrité intrigante... Si Paris persiste à vouloir couper au génie la seule aile qui lui reste, la France n'en est pas là".

Il affirme ses convictions "provincialistes" en vers et en prose

Province d'autrefois, sors de ton abandon,
 Prouves qu'à l'univers, si le ciel fait un don,
 Il n'a point lieu ce don pour être le partage
 Et le lot exclusif d'une égoïste plage.
 Prouves à ceux qui réglai tes mouvements aux leurs
 Que chaque région a ses fruits, a ses fleurs,
 Apprends plutôt encore à ces étroits génies
 Que tes vals, que tes monts chantent des harmonies,
 Qu'avec tous ses chanteurs, leur Lutèce n'a pas¹.

"Province française, toi dont l'histoire est si grande, dont le passé fut si beau, tu t'es effacée, tu as abdiqué ton rôle, tu t'es façonnée au caprice des habiles et tout cela au profit de Paris, de Paris intellectuel qui ne sait plus ce qu'il dit, qui ne sait plus ce qu'il fait.

"Lève-toi, mère de tant de fortes âmes et secoue la poussière indigne attachée à tes vêtements ; ne refuse la justice à personne, pas plus à Paris qu'au petit village ; mais en proclamant les droits de tous et de chacun, souviens-toi surtout de tes vieilles mœurs, de tes usages, de tes franchises, de ta physionomie, des œuvres de tes pères, pour les recouvrer, les reconquérir.

"Regarde tes basiliques, tes bibliothèques, tes Facultés de lettres et des sciences, regarde tes richesses actuelles, tes splendeurs passées, tout ce que tu es en un mot, et rebrille de toute ta splendeur d'autrefois, en recouvrant tes énergies à ce mot de la croisade : décentralisation...

"Hommes qui croyez, qui agissez encore, quand tout se courbe sous la main de l'indifférence ou du sensualisme, donnez l'impulsion, marchez,

¹ Nouvelles brises et aquilons.

montrez votre foi par vos œuvres. Agir autrement serait se conduire en félon, et vous préféreriez sans doute la mort à cette flétrissure²".

Il choisit Lyon pour réaliser ses projets de décentralisation. Ainsi naquit la France Littéraire. Joséphin Soulyard y publia ses premières poésies les Papillons noirs : l'abbé Joseph Roux y débuta. Jamais la province ne vit pareille floraison littéraire : Victor de Laprade, Achille Millien, Thalès Bernard, Turquety, Xavier Bastide, le poète médecin, presque oublié aujourd'hui, Roumieux, Pourrat, l'auteur des délicieuses *Enfantines*, se rencontrent avec les orientalistes Bonnety de Paravey, Chabas, les érudits Péricaud, Morel de Voleine, Saint-Olive, les archéologues Cochet, de Saint-Andéol, et celui dont la précocité étonnait Soulyard : Adrien Péladan fils³.

Le chef, au premier rang, prodigue sa poésie, sa science et sa foi. Mais la France littéraire ne suffit bientôt plus à son activité, il fonde la Semaine religieuse, la première en date des Semaines religieuses provinciales et qui dure sept ans. Pourtant, après onze années de travail, il voit échouer sa grande tentative de décentralisation ; non faute de talent, mais faute de public. Le chevalier Péladan avait su grouper autour de lui dans sa maison de la rue Sainte-Hélène près de deux cents écrivains, mais Lyon ne lui fournissait pas deux mille lecteurs.

Fatigué, il se retire dans le Midi, à Avignon, près de l'archevêque Dubreuil. Mais l'ouverture du Concile œcuménique de 1860 lui rend son enthousiasme ; il fait appel aux poètes sacrés ; plus de cent apportent leur contribution à l'Album de la Poésie catholique qu'il offre à Pie IX. Reposé et de nouveau avide d'action, il va diriger à Lille la *Vraie France* ; puis, à Nîmes, fonde le *Châtiment*, en collaboration avec son fils aîné. Le *Châtiment* justifie son titre ; Péladan parle au peuple comme un prophète, et, brandissant son épée de chevalier, il la fait tournoyer en des polémiques furieuses qui suscitèrent des plaintes à la Tribune de la Chambre.

² La décentralisation intellectuelle, ch. XXXIX

³ Adrien Péladan, fils aîné du chevalier avait douze ans lorsqu'il publia dans la France littéraire, l'*Histoire poétique des fleurs*. A seize ans, il apprit le chinois, puis il étudia la médecine et fut reçu docteur. Il est l'auteur du meilleur guide de Lyon paru en 1864 sous le titre : *Guide de l'étranger à Lyon*. Il a publié avec le chevalier de Paravey dans la France littéraire une série d'études sinologiques remarquables et a laissé avant sa fin tragique, un ouvrage important l'*Anatomie homologique*. Il périt empoisonné par un remède surdosé venant de l'officine du pharmacien Wolmar Schwabe, de Leipzig. Le second fils du chevalier Péladan, le Sâr Joséphin Péladan, est l'auteur bien connu de l'*Amphithéâtre des sciences mortes* et de la *décadence latine*. Il a consacré à son père et à son frère des oraisons funèbres où l'on trouve des détails intéressants.

Terribles plumes que celles des deux Péladan défendant leurs principes ! Le "Roy" les trouve dangereux. "Trop de zèle !" disait-il ; ils divisaient le parti

Au Châtiment succède l'Extrême Droite, toujours enflammée, toujours légitimiste.

Mais le chevalier Péladan incline de plus en plus au mysticisme, il renouvelle la dévotion de la "plaie à l'épaule". Il répand l'image et le culte de Saint-Christophe et, finalement, fonde les Annales du Surnaturel. La rénovation de l'âme catholique se fera par le mysticisme : toutes les manifestations miraculeuses, voyances, stigmates, prophéties sont propres à maintenir les âmes dans la foi. La mort de son fils accentue ses tendances. Il se retire de la lutte des partis pour se consacrer entièrement à sa famille spirituelle, les abonnés des Annales. Il écrit l'Histoire de la Sainte-Vierge, les Secrets de Mélanie et de Maximin, les Apparitions de Boulleret, la Vie de Saint-Christophe, les Voyantes de Diemoz et enfin un recueil de prophéties.

Il meurt en 1890 : "Que vous seriez coupables, dit-il à ceux qui entourent ses derniers moments, si vous saviez quelle joie vous troublez !" et, fièrement, au religieux qui l'assiste : "Je suis toujours avec mon Dieu et mon Dieu est toujours avec moi".

Dernières paroles qui résument les convictions et expliquent l'ardeur du prophète infatigable, du journaliste inspiré, du chevalier errant qui s'obstine onze ans à fixer dans Lyon son œuvre et sa vie. Lyon ne l'écouta guère et l'oublia vite.

LA HARPE DE CLEDEN

PAR JOSEPHIN PELADAN

Cette année-là, j'étais l'hôte de mon bon camarade d'écritoire Arthur de Bernières, en son château de Pleslin, aux murs de granit, qui abritent tout le confort moderne. Hospitalité charmante où chacun menait le train qu'il voulait : un jour que toute la maisonnée s'en allait à Dinard, pour les régates, j'en profitais pour faire seul l'excursion de Cléden.

Le manoir qui s'y élève n'offre de curieux qu'une verrière, épave d'une église médiévale, citée dans les mémoires savantes pour de très étranges personnifications des vices et des vertus : cela correspondait à mes recherches du moment. Je dus me tromper de route ou rêvasser en marchant, car j'arrivais très las et très tard. Autour de moi, des maisons basses de troglodytes en contrebas de la route et dont la cheminée se trouvait en parallèle à la haie, de ces demeures qui se cachent, se fréquentent en terre bretonne. En face d'une vieille église, sur un tertre, les tours rondes de la gentilhommière, déjà noircies sur le ciel blafard de septembre, se dressaient d'allure romantique. Un piéton, après plusieurs heures de chemin, ne peut guère se présenter entre chien et loup, sous prétexte de photographier un vieux vitrail. Il fallait s'enquérir d'un repas et d'un gîte et remettre la tentative au lendemain.

Je demandais à un paysan qui revenait des champs, sa binette sur l'épaule, de m'indiquer l'auberge. Il me montra une mesure sordide qui portait en lettres délavées sur une planche "Débit de boissons". Dans ces coins perdus de la vieille Bretagne la cure est vraiment le consulat de la civilisation : ce n'est que là qu'on trouve l'entente du Français et de l'accueil. Je me fis conduire au presbytère ; on lisait sur la porte : « Sonnez fort ». Un chien vint d'assez loin en aboyant et se mit à gronder derrière la porte. Si l'honorable recteur était absent, je me voyais très embarrassé. Après de longues minutes, le gravier cria sous un pas lourd, le judas de fer grinça et je me sentis dévisagé, à mon avantage, car la porte s'ouvrit et le curé parut impersonnel dans la pénombre.

J'expliquais ma mésaventure. Il écouta, barrant le seuil de sa forte carrure.

- *" Ma foi, Monsieur, si un reste de lapin et un lit propre vous suffisent, entrez et soyez le bienvenu. "*

Suivi du chien qui ne grognait plus que par instants, nous traversâmes le jardin où une servante à l'éclatant bonnet attendait, curieuse de cette visite tardive. Le vieux prêtre donna quelques ordres et m'introduisit dans la salle à manger à la belle armoire. On s'assit et la conversation fut banale et cordiale, tandis que la bretonne allait, avec vivacité, de la table qu'elle mettait à la cuisine où elle avait allumé son fourneau.

- "Comment pensez-vous franchir le seuil du château ? Le Comte de Cléden vit tout à fait seul. C'est un homme fort étrange. Vous ne savez rien de lui ? "

- *"Rien ! "*, lui dis-je.

Il fit un mouvement de dénégation.

- *"Vous venez pour la harpe ! Avouez-le. Le vitrail est un prétexte.*

- *"La harpe ? "* demandai-je.

Il vit à mon air que je ne mentais point.

- *"Le château de Cléden a donc une légende ?*

- *"Vous appelez légende, n'est-ce-pas un fait ancien, incertain... et d'histoire, un fait ancien ou non mais certain... Le château de Cléden a donc une histoire.*

- *"Et dans cette histoire, il y a une harpe ?*

Il ne répondit pas, et brusquement :

- *"Croyez-vous au surnaturel ?*

La réponse est malaisée, quand un prêtre interroge : on ne voudrait passer ni pour septique, ni pour superstitieux :

Il précisa sa pensée.

- *"Croyez-vous que les morts puissent revenir manifester les passions qui les agitérent pendant leur vie : croyez-vous aux revenants ?*

La servante était avancée.

- *"A table ! dit le prêtre - et si le repas est médiocre, je ferai au dessert un récit peu banal.*

J'aurais bien voulu que la narration assaisonnât le lapin, mais peut-être ne voulait-il pas que la servante entendît, ou bien tenait-il à assurer son effet par un peu d'attente. Quand il n'y eut sur la table qu'une bouteille de vieille eau de vie, j'offris un cigare au prêtre qui se cala dans son fauteuil paillé, sa grosse face prit un caractère grave comme si sa pensée l'impressionnait lui-même.

- *"Mademoiselle Yvonne de Plouhardec avait dix-sept ans, bien née, polie et pauvre, elle prolongeait son séjour au couvent des Dames de la Visitation à Rennes, plutôt que de rentrer chez une tante sa parente. La mère était morte jeune, le père, un officier, avait péri aux colonies. Rien ne distinguait Mlle de Plouhardec qu'un talent inné que semblait lui avoir légué sa mère pour jouer de la harpe. Je l'ai entendu : cela ne ressemblait pas du tout aux arpèges que l'on entend à notre Conservatoire de Rennes. La harpe fait l'office d'un accompagnement d'ordinaire ; sous les doigts de la jeune fille les traits formaient un chant. A la distribution des prix, le Comte de Cléden entendit la virtuose et reçut ce que dans les romans on appelle le coup de foudre. C'était lui aussi un personnage singulier ou du moins il passait pour tel dans la société rennaise. Le mariage eut lieu et les jeunes époux s'enfermèrent dans le château de Cléden et n'en sortirent plus : tous les soirs on entendait, quand le vent était favorable, les accords de la harpe, et le beau vitrail s'illuminait. Quoi de plus simple pour une jeune femme qui a un talent de musicienne, de l'employer à l'agrément des soirées conjugales ! Mais en Bretagne rien n'est simple. Avant la révolution, on aurait dit que cette harpe était fée. Derrière les hauts murs du parc, le jeune couple n'échappait pas à l'inconscient espionnage des domestiques. Ils racontèrent que la salle d'honneur (celle qui fut aménagée pour recevoir la verrière qui vous intéresse) avait été transformée en chapelle et que la harpe d'Yvonne se dressait sur une sorte d'estrade qui leur sembla un autel. Il y avait bien quelque chose de mystérieux dans cet amour si recueilli, dans ce perpétuel tête à tête : cela ressemblait si peu à ce que l'on voit, que l'instinct rustique prophétisait presque une catastrophe. Le bonheur semble toujours un intrus en ce monde.*

Le curé aussitôt se détracta :

- *"Si toutefois le bonheur peut résulter des passions humaines.*

Il alluma son cigare, tira deux fortes bouffées et reprit :

- *"La Comtesse de Cléden mourut, brusquement, un peu moins de deux ans après son mariage ! Son mari n'eut pas le courage même de rentrer au château. Du cimetière, il se fit conduire à la prochaine station et on ne le revit plus. La vieille demeure resta close et silencieuse. Le Comte voyagea, pour oublier, comme dans les romans. Et quand je fus nommé le curé de Cléden, le château n'avait pas revu son seigneur depuis six ans. Ce fut un événement lorsque le vieux fermier qui faisait office d'intendant reçut l'ordre d'ouvrir les fenêtres et de nettoyer. Le veuf ne revenait pas seul. Il amenait une fiancée. Nos paysans hochèrent la tête ; leur pronostic m'étonna. Un veuf de trente ans qui se remarie, c'est ordinaire et combien peu accordent six ans aux larmes et aux regrets. N'importe, mes paroissiens (car c'était leur pressentiment presque unanime) me dirent à peu près :*

- *"Monsieur le curé, vous ne bénirez pas cette union-là !*

- *"Ce fut par un soir d'automne mélancolique et tiède que le Comte rentra dans son château avec sa fiancée et sa future belle-mère. La lune vit passer dans les sombres allées du parc, le jeune couple : une ombre se mêlait à leurs deux ombres, une ombre d'outre-tombe, et ils se taisaient, absorbés l'un et l'autre par une semblable hantise.*

La jeune fille, avant de devenir la fiancée et la Béatrice d'une nouvelle vie, reçut la confiance du grand amour défunt ; obstinément elle avait voulu venir au lieu où le souvenir gardait toute sa puissance, et l'emporter sur la morte comme sur une rivale.

Vous les voyez n'est-ce pas, assis sur le vieux banc de pierre, les mains unies, luttant contre une idée fixe. Lui, parlant d'amour pour ne pas entendre l'écho grandissant du passé, elle, anxieuse. Une légère brise passe dans les épais feuillages qui bruissent : Tout à coup, le Comte frémit :

- *"N'avez-vous rien entendu, bien aimée ?*

- *"J'entends le vent à travers les branches.*

Il écoute encore. Elle se sent pâlir, elle a peur atrocement, murmurant avec rage :

- "*C'est elle !*

Impérativement, presque durement, la pression d'une main fiévreuse ordonne le silence. A peine ose-t-elle demander :

- "*Qu'entendez-vous ?*

- "*La harpe ! s'exclame-t-il en se redressant.*

- "Elle reste consternée, devient-il fou ? A phrases saccadées, il s'excuse.

- "*Chère Anne, pardonnez... un malaise passager mais intense !... Je vais vous quitter et demain il n'y paraîtra plus...*

- "*Ah ! Si vous me quittez en ce moment, je ne vous reverrai jamais,*

- "*Rentrons... douce amie...*

- "*Non, je me tairai - supplie-t-elle -, j'écouterai avec vous.*

- "*Maintenant, elle aussi entend des cordes vibrer selon un rythme indistinct. Elle cède à la volonté qui la ramène au château, presque de vive force. Il s'excuse encore, en la quittant, mais de quelle voix sèche d'homme bien né qui n'oublie pas que sous son toit et envers une femme, il ne peut se départir des bienséances.*

- "*A peine l'a-t-il poussée dans sa chambre qu'il s'élançe vers la grande salle. Il a la clef dans sa poche. La serrure résiste. Il s'irrite et s'engarrant les mains, la pièce tourne, il entre d'un bond, en repoussant l'huis.*

Le vieux curé jeta le bout de son cigare vers la cheminée.

- "*Vous coupez le récit avec tout l'art d'un feuilletoniste - lui dis-je.*

- "*Voulez-vous que j'invente, Monsieur ! La harpe devait être sur l'estrade comme on l'y avait laissée six ans auparavant. Le Comte de Cléden vit-il les cordes pincées par des mains invisibles. Vit-il des mains ou un fantôme entier ? Lui seul pourrait le dire, car la malheureuse fiancée qui cria et*

pleura contre la porte, et finalement s'évanouit d'horreur, ne vit pas l'homme hagard qui à l'aube enjamba son corps et vint sonner à mon presbytère. Je n'étais pas levé : il attendit en piétinant mon petit jardin. Son discours fut bref :

- "Monsieur le curé, j'ai amené au château Mademoiselle de X, ma fiancée et sa mère. Je romps ces fiançailles sans aucune raison que je puisse donner. Voulez-vous vous charger de la mission ? Il y a mille francs pour vos pauvres.

- "Il posa le billet sur le buffet, salva et sortit. On ne refuse pas une pareille somme à Cléden : je mis ma soutane neuve, mes souliers à boucle, et après la messe, je m'acquittai de l'ambassade et j'appris ce que je vous ai conté. Une heure après, la fiancée en larmes et sa mère outrée sortaient du château et le Comte y rentrait.

Le prêtre se tut :

- "Et après ? - demandais-je - des années ont passé et aucune femme n'a franchi le seuil ?

- "Il n'y a pas d'après.

- "La morte l'a emporté ! Yvonne a repris son époux - dis-je en matière de conclusion - Croyez-vous que la harpe ait vibré, que réellement Yvonne soit revenue ?

Il m'interrompit :

- "Au bourg, il y a des esprits forts : ils vous diront qu'il ventait ce soir-là et que la brise pinça les cordes... Le fait indiscutable c'est que la morte a reconquis son homme et l'a gardé. Il vit avec un fantôme ou avec un souvenir, comme vous voudrez...

Les savants expliquent, les imbéciles nient, les simples dont je suis se taisent".

JOSEPHIN PELADAN, AUGUSTE STRINDBERG ET LE SYMBOLISME DE L'OR

PAR ALAIN MERCIER

Les rapports qu'entretient Auguste Strindberg avec les courants ésotériques et occultes de son temps ont été généralement bien mis en lumière par les spécialistes du dramaturge suédois. On sait que Strindberg fréquenta les "néo-alchimistes" du milieu de Jollivet-Castelot, les martinistes de l'Initiation dont les chefs de file étaient Papus et Sédir. On ignore davantage son intérêt pour l'œuvre de Péladan, intérêt qu'atteste pourtant une préface à l'édition allemande de Le Panthée en 1911. Cette traduction, parue sous le titre Das allmächtige Gold (L'or tout puissant) dans une collection dirigée par Gustav Meyrink aux éditions Georg Müller (Munich et Leipzig) nous a été récemment communiquée par la bibliothèque de Leipzig ; elle est bien entendu introuvable en France. Le traducteur, Emil Schering, fut aussi celui du théâtre de Claudel Outre-Rhin.

Avant d'en venir plus précisément à la préface de Strindberg, nous rappellerons que celui-ci avait lu des ouvrages de Péladan dès les années 1890, à Paris. Voici ce qu'il écrit dans Inferno (Mercure de France, éd. 1966, p. 243) :

Le 1er mai¹, je lisais, pour la première fois de ma vie, Comment on devient mage du Sâr Péladan.

Le Sâr Péladan, jusqu'alors un inconnu pour moi, se présente comme un orage, une révélation de l'homme supérieur, de l'übermensch de Nietzsche, et avec lui le catholicisme fait son entrée triomphale dans ma vie.

"Celui qui doit venir" est-il venu en la personne de Péladan ? Ce poète-prophète-philosophe, est-ce bien lui, ou faut-il encore en attendre un autre ?

¹ Il s'agit du 1^{er} mai 1896.

Je ne sais ; mais après avoir franchi ces propylées vers une vie nouvelle, je commence à écrire le présent livre, le 3 mai.

Un an plus tard, le 2 mai 1897, dans Inferno II (incorporé à Légendes, éd. 1966 du Mercure de France, p. 104) Strindberg cite un extrait du Rheingold de Wagner qui est bien dans l'esprit de Panthée :

*Seul celui qui
Renonce à l'amour
Seul celui qui
Chasse le plaisir,
Seul celui-là atteint la magie
De forger l'or en anneau*

Dix jours plus tard, il lit - ou relit - l'Androgyne de Péladan, dont il reproduit un court extrait. Sans prétendre que Strindberg avait lu les dix-neuf volumes de La Décadence latine, nous sommes fondé à croire que sa connaissance de l'œuvre ne s'arrêtait pas à Comment on devient mage et à l'Androgyne. La préface allemande qu'il rédigea pour Le Panthée atteste qu'il avait abordé de manière plus générale les écrits du Sâr.

En édition originale, Le Panthée, dixième volume de La Décadence latine, était paru chez Dentu en 1892 avec une couverture d'Alexandre Séon et un vernis mou de Fernand Knopff. Ce n'est donc que neuf ans plus tard que la traduction allemande de Schering en fut publiée. Mais Strindberg devait connaître le texte français depuis plusieurs années, ses tentatives alchimiques (ou hyperchimiques) coïncidant avec la crise mystique de la période 1896-1898. Ce roman de Péladan traitant du thème de l'or magique de façon toute wagnérienne, sinon alchimique, Strindberg ne pouvait pas ne pas l'avoir rencontré dans sa quête "philosophale" poursuivie parmi les alambics et les cornues. Le très beau Cantique de l'or qui prélude au roman (ce texte est un des chefs d'œuvre du Sâr) répondait parfaitement à ses aspirations d'alors :

*Symbole du parfait, synthèse des sciences, ô métal absolu,
concrétion de soleil, densité de lumière, or tout-puissant, or
Dieu !*

*Vainement les Mosché iront sur les hauts lieux recevoir la
divine parole : toujours vœu d'or, tu seras l'invoqué, et ta loi
courbera comme un joug adoré les âmes de ce monde.*

II

Talisman du désir, matière incorruptible, ô seul fruit de la terre : tu donnais la santé aux époques magiques, or potable ; les sages mêmes t'ont cherché, pierre philosophale. Les arts et les métiers sont des chemins vers toi. (...)

III

Ce souffleur qui courbe sa vieillesse sur l'athanor, a consumé sa vie à l'incanter. Vois : sa fiévreuse recherche avive encore son œil que la mort, demain, vitrera. (...)

Dans les sept pages de sa préface au Panthée, Strindberg rend pleinement hommage à Péladan en le situant au côté de Nietzsche dans la réaction idéaliste qui suivit en Europe l'ère du positivisme et du naturalisme. La jeunesse française, écrit-il, celle des années quatre-vingt-dix ne voulait plus rien à voir avec Zola, elle s'était choisie un Maître et Prophète tout différent, et c'était Péladan. Strindberg n'oublie pas de rappeler que depuis le début de La Décadence Latine (1884) quatorze romans se sont succédé et qu'en comptant les drames et essais philosophiques l'œuvre compte trente-huit volumes. Quant à la construction romanesque autour d'une idée générale, Strindberg dresse un parallèle entre Péladan et Zola. Au cycle des Rougon-Macquart qui couvre la période du Second Empire correspond celui de La Décadence Latine, témoignage sans concession sur les turpitudes et les aspirations du Paris-fin-de-siècle. Le style de Péladan, selon Strindberg, est un lyrisme brûlant ; plongeant dans la fange, ce Juvénal moderne revient toujours vers les hauteurs et s'élève finalement jusqu'aux nuées. Toujours selon Strindberg, le roman le plus brillant de Péladan est l'Initiation sentimentale (en allemand "Einweihung des Weibes") livre dans lequel toutes les nuances de l'amour sont exprimées. La réussite la plus heureuse est La Prométhéide, conçue hypothétiquement d'après les deux parties perdues de la trilogie eschylienne. Enfin, Strindberg présente les opinions de Péladan au public allemand de 1911 d'une manière qui n'est pas toujours bien exacte :

Péladan n'est ni un nationaliste, ni un homme de la revanche ; c'est un citoyen du monde qui a défendu Wagner en France en dépit des "Patriotes" ; il a œuvré pour l'art moderne en organisant des expositions et il a donné impulsion à tout ce qui se réclame du Symbolisme.

Pour terminer, Strindberg confirme que l'influence de Péladan est grande, plus qu'on ne le croit, mais plus diffuse que directe.

L'analyse du Panthée n'a pas été entreprise par le dramaturge suédois, mais il serait tentant d'en comparer le thème et l'intrigue à ses écrits et à son théâtre postérieurs à 1896. On sait que le Panthée se déroule dans une atmosphère wagnérienne, Péladan l'ayant en partie rédigé à Saint-Enogat (Saint-Lunaire dans le roman) auprès de Judith Gautier, dans la villa du "Pré-aux-oiseaux". La traduction de Schering a su parfaitement rendre le wagnérisme d'une œuvre bien propre à plaire à un certain public allemand.

Même après la guerre 1914-1918 et la mort du Sâr, l'influence de celui-ci fut encore perceptible en Allemagne. Victor-Emile Michelet écrivait en 1934 :

Souvent la gloire qui naît au pays de la mort se répand d'abord hors des frontières de la patrie terrestre du glorifié. En Allemagne, les traductions de Péladan ont débordé l'élite et elles atteignent des tirages considérables. Les Allemands connaissent parfaitement les pages très ardentes qu'il écrivit contre eux pendant la guerre. Ils ne lui en tiennent pas rigueur. Ils l'ont adopté depuis la guerre, comme antérieurement ils avaient adopté Gobineau, alors à peu près inconnu en France.

(La résurrection de Péladan, in Promenade aux jardins des esprits et des formes, Librairie Piton, Paris, 1934).

Strindberg, qui avait lui-même subi l'emprise de La Décadence Latine dès les dernières années du XIX^e siècle avait prévu, dès 1911, cette inattendue fortune littéraire du Sâr en terre germanique.

LA PAQUE DE PARSIFAL

LEGENDE DE PAQUES

par Joséphin Péladan

(Extrait de AKADEMOS, revue mensuelle d'Art libre et de critique, 15 avril 1909).

I

Depuis le jour béni où Parsifal rapporta la sainte lance, la chevalerie du Graal prospérait.

La protection céleste favorisait les entreprises, même lointaines et hasardeuses : on ne comptait plus par chevauchées mais par prouesses².

Le vieux Gurnemanz, en mourant, avait emporté jusqu'au souvenir des tristes jours où les gardiens de l'insigne relique, mornes et découragés, vécurent en anachorètes, chacun se nourrissant d'herbes et de racines qu'il trouvait. On ne prononça plus le nom du terrible adversaire qui, dressant burg contre burg, avait porté de si grands coups à la milice sacrée.

² On sait au moins, par le chef-d'œuvre de Wagner, que Parsifal incarne le plus haut idéal du chevalier chrétien. Si l'œuvre de Chrestien de Troyes avait été vulgarisée comme celle de Théroutde, « Perceval le Gallois » l'emporterait sur Roland dans notre imagination nationale : car " le pur ingénu initié par la charité " est un saint en même temps qu'un héros, et l'or du nimbe sur sa tête se mêle à l'éclat du heaume.

Le saint Graal est le calice de la Sainte Cène, où Joseph d'Armathie recueillit le précieux sang des plaies du Sauveur. Un ordre de chevaliers moines fut fondé pour garder et adorer l'insigne relique. Klingsor, homme impur, tenta, à la façon d'Origène, de se rendre digne d'entrer dans la sainte milice ; repoussé, il se voua au diable, construisit un burg non loin de Montsalvat, tendit des embûches aux chevaliers, et grâce aux filles-fleurs en séduisit beaucoup. Le grand Maître du Graal, Amfortas, s'arma de la sainte lance et attaqua Klingsor, il tomba aux bras de Kundry, (type de l'éternel féminin aux multiples métamorphoses, qui fait le bien ou le mal, suivant qu'elle subit l'ascendant du Graal ou celui de Klingsor.)

Seul, le pur, qui résisterait à la séduction de Kundry et des filles-fleurs, pouvait reconquérir la sainte Lance, guérir la plaie d'Amfortas et ramener la bénédiction céleste sur Montsalvat. Parsifal, quoique chevalier et valeureux, ne frappe pas, comme un Roland, il sauve, il purifie par le prodigieux effet de sa pureté et de sa charité ; il n'y a rien de contraire - sa figure toute évangélique - à lui attribuer le vœu de sauver même Klingsor.

Des chevaliers, traversant la campagne vers la zone des païens, avaient vu, de loin, les remparts du château magique démantelé. Il leur était défendu d'approcher de ce roc maudit où tant de leurs prédécesseurs succombèrent aux maléfices des filles-fleurs.

Klingsor avait-il rendu son âme perverse à son maître Satan ou était-il passé, en païennie, honteux de sa défaite ?

Plus rien n'attesta l'exigence du mage noir pendant les cinquante années glorieuses du nouveau règne.

Le fils d'Herzeleide, au bout de ce temps, ressemblait à Titurel : quoique fort et actif, sa longue barbe blanche en faisait un vieillard. Une inexplicable mélancolie marquait son front. On le voyait souvent se promener seul, avec des gestes découragés.

"Celui qui vit dans la grâce du Seigneur peut-il être triste ?" se disaient entre eux les chevaliers.

Un Vendredi saint, le cinquantième de son pontificat, Parsifal sortit du burg, dès l'aube.

A cet anniversaire de sa vocation, il allait à l'aventure, parlant d'une voix douce aux fleurs, aux arbres, et revenait le visage recueilli et souriant, comme si la nature avait répondu à ses paroles d'amour.

Cette fois, il s'attarda jusqu'au crépuscule et lorsqu'il rentra, sa haute taille redressée exprimait la résolution. Il fit seller son cheval.

- " Où vas-tu, maître ? " demanda l'écuyer.

- " Là où seul je dois aller ".

- " Permits que quelques-uns t'accompagnent pour te faire honneur et compagnie, sinon secours. "

Il refusa d'un mouvement des paupières, s'éleva en selle avec une vigueur surprenante et partit à franc étrier, du côté de la païennie.

Toute la nuit il chevaucha.

L'aurore lui montra le burg maudit perché sur le roc, comme une aire. Son cheval harassé monta au pas la rampe caillouteuse. A mesure qu'il approchait, le château magique révélait sa ruine, l'herbe verdissait le créneau abandonné.

Le pont-levis était abaissé, Parsifal entra dans la cour aux dalles brisées : il chercha les vestiges du jardin enchanté où les filles-fleurs l'avaient entraîné dans leur ronde.

A la place du bosquet où lui apparut Kundry l'inconsciente, un énorme buisson projetait ses branches épineuses. Quelques serviteurs accourus contemplaient peureusement ce chevalier au manteau rouge qui semblait un roi. A un signe de l'inconnu, ils vinrent lui tenir l'étrier : d'un pas ferme, le grand maître du Graal se dirigea vers la tour des Maléfices ; il en monta les marches et poussa du pied la lourde porte.

Un grognement l'accueillit, un cri de bête jaillit de l'ombre et, stridente, une voix cria :

- " Satan, immonde fascinateur, stupide ennemi, tu viens m'exaspérer sous des traits exécrés. Imposteur, impuissant, qui n'as pas tenu tes promesses, tu réapparais sous la forme de Parsifal, pour m'irriter. Vraiment on t'appelle le Malin, bien à tort. Je croirais plutôt à la visite de la Vierge qu'à la présence de l'élus du Graal... Infernal comédien, reprends ton vrai visage... n'usurpe pas plus longtemps la ressemblance du héros qui t'a vaincu, avec moi, plus que moi !"

Parsifal commença à distinguer dans la pénombre, au milieu d'un amoncellement de manuscrits et d'instruments bizarres, une forme humaine lourde et lente et qui s'agitait, comme un monstrueux crapaud s'efforce à sauter.

Il passa le seuil : ses éperons l'argent rendirent un son clair. La voix d'eunuque glapit :

- " Satan, tu m'exaspères ! Prends garde, je possède un fouet magique et qui te fera hurler... Quand je brandis la sainte Lance contre le pur fol, la lanière de cuir se détacha de la hampe et resta dans ma main... La voici et je te forcerai à reprendre ta forme de singe.

Roulant sur ses courtes jambes, il vint frapper Parsifal à l'épaule, sur la colombe éployée brodée en or ; et la broderie étincela au choc.

Il y eu un silence, le sorcier cessa de respirer ; c'était bien son ennemi et non le diable qui le visitait. Il se précipita vers la porte, en poussa les lourds verrous, malgré leur rouille, et éclata d'un rire strident, d'un rire d'enfer où les crépitements de la haine se confondaient avec le sifflement de l'asthme.

Le roi du Graal, très las, s'était assis sur un escabeau. Il promena un regard de pitié et de dégoût sur les vains outils de la magie et le puénil amas d'antiques parchemins, sans souci de Klingsor qui se tenait derrière lui, le poignard levé, calculant pour le bien frapper entre les épaules.

- " Ecoute ! " dit l'élú, sans se retourner A ce dédain du péril, le sorcier se troubla, hésitant. Une curiosité irrésistible, plus forte que la rage, s'empara de lui. Pour que le roi du Graal vint à lui, il fallait le prodige d'un intérêt plus grand que la terre, d'un intérêt engageant le ciel et l'enfer.

Cœur ulcéré et capable de tout le mal, Klingsor était un méditatif et un savant : il pesa sa vengeance et le mystère de cette visite ; et il préféra la pénétration de ce mystère. Entre la mort du pur et sa parole, il opta pour celle-là, et, jetant son arme, Il regagna son fauteuil de cuir. Alors, le successeur d'Amfortas vit son adversaire en face. Il était hideux : sa monstrueuse obésité l'animalisait ; ses petits yeux, noyés dans une mauvaise graisse, brillaient seuls d'un éclat fébrile.

Il cria :

- " Fol, toujours fol, même en ta vieillesse, tu reviens ici ? Ici où je t'attirai par mes enchantements ; ici où je te livrai aux filles-fleurs ; ici où j'ouvris devant toi les terribles bras de Kundry ; ici où je levai sur toi l'arme sacrée... Tu reviens ici, ô fol, comment t'en iras-tu ? "

- " Écoute ! " répéta le pur, pour la seconde fois. Mais le magicien ne pouvait se taire ; il écumait.

- " Parsifal, tu commets, à cette heure, le plus lâche des péchés d'orgueil : tu contemples ta pureté dans le miroir de ma détresse : tu te repais des ruines de mon château, du désespoir de mon cœur, et tu sors ainsi de la grâce... tu m'humilies mais tu te souilles.

- " Écoute, dit le pur, pour la troisième fois. Je suis vieux et je suis las, je touche au terme de ma vie et de ma mission. Il ne me reste qu'une chose à faire, une seule ; et puis je serai prêt à m'endormir dans la paix du Sauveur,

- " Est-ce une confidence que tu vas me faire ? Attends-tu un avis, ou un secours de Klingsor, ô Parsifal. Avoue que tu as voulu te donner le spectacle de ma misère pour revivre les joies du triomphe.

- " Tu es l'ombre de ma belle vie, Klingsor : je n'ai jamais pu t'oublier : chaque année, au jour béni où Jésus répandit son sang pour effacer le péché du monde, je pense à toi : tu m'obsèdes, comme un remords.

- " Un remords ? Tu as un remords, toi le pur ?

- " Longtemps j'ai éprouvé pour toi l'horreur que Judas dut inspirer aux disciples. La lumière du Graal, plus puissante que mon cœur, y a fait entrer la pitié. Je te plains, Klingsor, ou plutôt c'est le Saint Graal, dont je ne suis que le mandataire, qui t'apporte un message de commisération."

Une respiration plus sifflante sortit des lèvres du sorcier. Parsifal, continua :

- " Tu es le plus grand des coupables, mais tu es si malheureux ! Les cinquante années de paix et de sainte gloire que j'ai vécues comme roi du Graal, tu les as passées dans les transes de la honte et de la rage. L'enfer t'attend, au sortir d'une horrible vie : et la peur du feu éternel seule te rattache à la terre. Le suicide aurait terminé tes maux, si tu ne redoutais ceux plus épouvantables de la tombe !

" Car, tu crois, Klingsor ; tu as souhaité ardemment le service du Saint Graal, tu voulais devenir un saint et dans ton vertige tu demandas à un acte affreux d'abolir les passions que tu ne pouvais dompter,"

Le nécromant vociféra :

- " Et Titurel me rejeta, malgré mon désir de la sainteté... Vous autres, les purs, vous êtes implacables... Le Maître ne s'est pas offert pour les saints : sa mort, il la dédia aux pécheurs. Celui qui efface le péché du monde,

l'Agneau, vous en faites le loup dévorant qui pousse aux peines sans fin les faibles, les égarés, les fragiles.

- "Vous semez le désespoir... Si une lueur m'avait été laissée, la plus faible, jamais je n'aurais déclaré la guerre à Montsalvat. En m'ôtant l'espoir, vous ne m'avez plus laissé que la folie des vengeances. J'ai cru que Satan me donnerait la victoire ! Et si j'avais conquis le Graal, je l'aurais servi fidèlement. Car j'en sais plus long que vous tous, mes maîtres : moi seul, entends-tu ! moi seul connais le mystère du Graal !

- " Pourquoi l'as-tu combattu ?

- " Que m'importe une lumière qui ne me parvient pas, un salut dont je suis banni ?

Doucement Parsifal répondit :

- " Si tu voulais abattre cette forte muraille, joindrais-tu les mains en une ardente prière ? Tu saisirais un pic et tu frapperais. Tu as fait le contraire : le ciel te repoussait ; au lieu de lui tendre avec constance des mains suppliantes, tu lui as déclaré la guerre, tu as demandé secours au démon.

- " Je suis vaincu ! Es-tu venu pour me l'apprendre ?

- " Je viens payer ma dette : tu m'as donné la sainte Lance.

- " Je l'ai lancée sur toi, comme un javelot mortel ; je te l'ai donnée, comme le chasseur donne l'épieu au sanglier.

- " J'oublie l'intention et ne vois que le fait. Je ne pouvais te reprendre l'arme autrement : ta colère et non ton zèle me l'offrit, comme la blessure d'Amfortas me révéla ma mission, comme le baiser de Kundry m'apprit le secret de la douleur. J'ai guéri Amfortas, j'ai purifié Kundry...

L'autre ricana.

- " Il ne te reste plus qu'à sauver Klingsor.

- " Oui ! " dit simplement le chef des purs.

- " Fol, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, tu n'as jamais cessé d'être un fol : et aujourd'hui, enivré d'une idée mystique, tu offres ce qui n'est pas en ton pouvoir !... Prends garde ! Amfortas se servit de la lance pour sa défense et il expia douloureusement cette témérité ; tu invoques le Graal, pour l'épanouissement de ton orgueil... Prends garde."

L'œil du héros subitement s'adoucit.

- " Klingsor, tu viens d'obéir à un mouvement de la grâce... tu as cru que je m'égarais et tu m'as averti... Le Saint Graal te tiendra compte de ce noble mouvement.

Le guète essaya de rire.

- " Allons, point d'enfantillages, et dis-moi enfin ce qui t'amène ?

- " Ma souffrance !

- " Tu possèdes le Graal et tu souffres ?

- " Je souffre parce que le Graal m'impose un difficile devoir et je crains de ne pas l'accomplir.

- " Klingsor serait-il élu à guérir Parsifal ?

- " Oui ! " fit simplement le chevalier.

- " Fol ! " murmura le pervers,

- " Je te parus fol autrefois et je ne l'étais pas.

- " Tant que tu luttais contre Dieu, tu étais un ennemi. Voilà bien longtemps que, désarmé, tu renonces à faire le mal. Satan t'a menti et tu le méprises. Tu ne crois plus au secours d'en bas, tu n'espères nulle grâce d'en haut : ton malheur me pèse.

- " Eh bien ! Eh bien ! Qui donc peut quelque chose pour Klingsor ?

- " Celui-là seul auquel Klingsor fit du bien : Parsifal.

- " Je fus la pierre d'achoppement.

- "Tu fus le degré qui m'éleva à la plus haute fortune de ce monde : toi l'obstacle, toi l'embûche, toi l'adversaire. L'œuvre de Dieu, Klingsor, s'opère malgré l'homme ; il suit ses passions et le Tout-Puissant les utilise, même les plus basses, pour des desseins éternels ; il tire le pur de l'impur et rétablit sans cesse l'harmonie que nous troublons. Vois, le soleil, chaque matin, dissipe les ombres : c'est l'image de la grâce surmontant nos erreurs. Après le forfait, comme après la nuit, une vertu, une aurore se lève : et je suis, ô Klingsor, l'aurore de ta nuit. Ma pureté succéda à ton péché ; un lien secret unit le digne et l'indigne d'un même vœu."

Le guète ne répondit plus. Ces idées que le pur tirait de son cœur, il les connaissait, il aurait pu citer les pages qui les contenaient : et cela l'étonna que le roi du Graal les proférât.

- " Comment suis-je arrivé à cette vision ? Je l'attribue à la miséricorde divine qui projette quelque miracle éclatant où nous serons mêlés, comme nous le fûmes autrefois ; j'ai reçu de toi : il faut que je te rende, selon l'équité, par quelque échange. Or, le salut seul équivalait à la conquête de la lance,

- " Le Graal t'envoie, Parsifal ?

- " Sans doute. Tu es le dernier des hommes pour qui j'aurais senti de la pitié."

- « Tu viens donc, malgré toi.

- " Malgré moi, en effet. J'accomplis un devoir pour lequel nul autre ne voudrait. Ce que tu ne recevras pas de moi, ne l'attends de personne.

- " Sais-tu que j'ai été tout à l'heure si prêt de te frapper que je m'étonne encore de ne pas l'avoir fait !

- " Qu'importe !

- " Je puis encore essayer de te blesser : mes armes sont empoisonnées et il suffit que j'entame ta peau pour que tu meures."

Le héros eut le mouvement d'épaule de celui qui entend des propos oiseux et la colombe brodée brilla.

- " Klingsor ; le temps presse, je ne puis m'attarder à entendre des paroles vaines.

- " Comment ! Tu ne t'indignes pas ! Tu m'apportes le salut, au moins tu le prétends, et je lève un poignard sur toi...

- " Tu as dit, tout à l'heure, que tu entendais, mieux que moi, le mystère du Graal. Je suis ici, en son nom ; ce serait une impiété de craindre.

- " En son nom... en son nom... As-tu bien la conscience entière de ce que tu dis... En son nom... Que me proposes-tu donc, en son nom ?

- " De sauter à cheval et de te trouver demain, pour la Pâque, à Montsalvat."

Le nécromant frappa sur la table et des piles de volumes s'écroulèrent. Il jura, soudainement furieux, bégayant.

- " Je comprends, je comprends... Ah ! hypocrite ! Ah ! scélérat ! Tu as rêvé de donner à tes frères le spectacle de ma détresse. Comme ces saints qu'on représente suivis du monstre qu'ils ont dompté, tu veux paraître, en tenant Klingsor en laisse ; le vaincu ornera ton triomphe, roi du Graal... Saint Georges demande au dragon de vouloir bien figurer dans les cérémonies !

Il suffoquait, pris d'une toux convulsive.

- " Pauvre âme ! fit le pur. Nul ne sort sans effort de l'endurcissement. Je partirai sans t'avoir convaincu ? Quand tu te retrouveras seul, brise ces instruments du mal comme j'ai brisé mon arc et mes flèches, à la remontrance de Gurnemanz. Tu as aimé le Graal, tes crimes naquirent de ton dépit. Cela éclaire et obscurcit en même temps ta destinée. Damné certes, mille fois damné par le poids effrayant de tes actes, tu as aimé, cependant, tu as désiré Dieu.

Le maître de la sainte milice tint un moment la tête dans ses mains.

Tu as aimé... et le Graal m'envoie... Pèse, rapproche ces deux idées... l'amour est la lumière des âmes, et la lumière ne se perd pas. Ainsi, je suis

envoyé pour raviver la clarté pure qui brilla en ton cœur ; peux-tu te repentir ?

- " Mon pacte avec le démon m'engage.
- " Le démon a-t-il tenu ses promesses ?
- " Eh ! Eh ! Ne me livre-t-il pas, aujourd'hui, mon ennemi ?
- " Un seul est ton ennemi. Devant toi, se trouve un débiteur... Oui, j'ai conquis la lance sur toi. Maintenant je veux reconquérir ton âme, sur lui !
- " Mon âme ! Tu la connais peu pour la tant estimer ! Il n'y a vraiment que toi, Parsifal, pour la mettre à si haut prix ?

Le héros comprit qu'il fallait panser la plaie d'orgueil trop saignante.

- " Écoute encore, Klingsor. Lorsque, pour la première fois, j'élevai le Saint-Graal dans mes tremblantes mains, des voix célestes firent entendre ces mots que je pris longtemps pour un salut et dont je comprends aujourd'hui le commandement : " Rédemption au Rédempteur ! " Chacun sera jugé selon les grâces qu'il reçut. Comblé des faveurs d'En Haut, je devrai un compte rigoureux. Toi ! Klingsor, qui m'as donné la lance, je te prie de me donner encore ta pénitence, pour assurer ma gloire.
- " Eh ! Eh ! Ne suffit-il pas que tu m'aies vaincu ?
- " Le Christ t'a vaincu : mais la victoire qu'il agrée, l'âme seule la fournit. Désarmé, tu n'as pas reconnu la justice de la défaite. Ah ! tu ne compatis pas à ma douleur, tu refuses le fleuron que formerait ma couronne ! "

Le sorcier, adouci malgré lui et rêveur, murmura :

- " Fol, toujours fol !
- " Que le pur fol sauve le fol pervers ! Avoue le néant de tes œuvres. L'araignée tisse sa toile sur ces rayons que tu ne visites plus ; la poussière s'épaissit comme un sable d'oubli sur ton arsenal magique. Tu ne regardes même plus en bas.
- " En haut, que verrai-je ? Un juge implacable !

- " Une victime innocente qui s'est offerte pour Klingsor l'impur ! "

Par la fenêtre en ogive, le soleil filtrait à travers les verres de couleur ternis. Parsifal se leva, il parut d'une taille démesurée ; d'un geste lent il détacha son manteau et le posa sur l'escabeau.

Le hasard des plis découvrit la colombe aux ailes déployées. Les petits yeux brillants du sorcier suivaient les mouvements du héros.

- " Tu laisses ton manteau ? " interrogea-t-il.
- " Pour que tu pénètres à Montsalvat, librement " .

Un amer sourire plissa la face bouffie du renégat.

- " Même si ma volonté pliait ; mon vieux corps malade et difforme ne supporterait pas ce long trajet.
- " Quand on a devant soi l'enfer éternel, on trouve la force de le fuir : je ne refuserai pas te prendre en croupe parce que tu es impur, mais le Graal veut que tu viennes, de toi même. Pour te décider, tu as à peine une heure.
- " Parsifal, je te le redis : tu oses engager la vertu du Graal dans ton vœu. Prends garde ! Tu obéis peut-être à un mouvement généreux.
- " Penses-tu donc que Jésus ait moins de cœur pour sa créature que moi pour un seul ennemi ?
- " Si les bons payent pour les méchants, il n'y a plus de damnation ? "

Le héros leva les yeux comme pour demander l'avis du ciel ; il hésita et dit :

- " Je payerai pour toi !
- " Orgueilleux ! Tu n'as donc pas besoin de tes mérites pour toi-même ?
- " Oh ! dit Parsifal humblement, je suis indigne de ma fortune : j'aurais dû venir plus tôt.

- " Eh ! Eh ! Voilà que tu ne me parais plus disposé à payer ma rançon.
- " Tu te trompes, Klingsor : ce que je te donnerai ne m'appauvrira pas. L'aumône, Dieu me la rendra or pour cuivre.
- " J'accepte ta visite qui a rompu l'ennui de ma retraite. Va donc et sois sauf, Parsifal.
- " A demain, Klingsor ! " dit lentement le pur.

Le mage noir regarda sortir le héros, il se pencha à une meurtrière pour l'apercevoir plus longtemps. Puis il alla vers son fauteuil de travail et tressaillit ; la colombe, brodée sur le manteau du roi, brillait d'une façon irréaliste.

Il considéra ce morceau d'étoffe qui blasonnait le vœu, le seul vœu de son cœur.

Qu'avait-il demandé au ciel et puis à l'enfer, sinon le droit de porter ce manteau ? Et il le voyait à portée de ses mains. Il n'osa pas le toucher ; des convoitises nerveuses agitaient ses doigts. Le revêtir, c'était se repentir, faire amende honorable !

Il s'étonna d'avoir tant changé en si peu de minutes, sans que Satan ne se manifestât d'aucune sorte pour affermir sa résistance.

Il appela le mauvais maître, il le conjura par les impérieuses formules. Sans effet. Il s'aperçut alors qu'il tenait encore dans sa main le cuir de la lance sacrée.

L'impuissance du démon s'avouait telle qu'il eut pitié de lui-même ; l'affirmation de Parsifal dominait. Un moment, il tourna dans la tour, comme une bête, marmonnant des mots, frappant les objets avec la lanière. Tout à coup, pris d'une résolution fougueuse, il battit le briquet, alluma une torche et sans hésiter la lança sur l'amas d'objets. Puis il s'enveloppa du manteau et sortit en criant.

- " Un cheval ! Un cheval !

II

Dans le plus saint des moustiers, une anxiété indescriptible agitait les cœurs.

Au son joyeux des cloches, chevaliers, écuyers et servants avaient pris place dans l'église.

Les pages se tenaient aux quatre côtés de l'autel et les chants s'élevaient selon le rituel ; mais l'absence du grand Maître troublait les cœurs. Quel autre motif retenait le roi de Graal loin de Montsalvat, au saint jour de Pâques ?

Lui seul pouvait officier. La sainte milice, en ce jour solennel, serait privée du réconfort sacré.

Soudain, Parsifal parut sans manteau, poussiéreux, et si las qu'à sa démarche on le crut blessé. Péniblement il monta à l'autel et, agenouillé, il s'abîma dans une interminable prière.

L'assistance attendit, silencieuse et recueillie, la fin de cette oraison : les minutes se succéderont sans que le grand Maître se relevât. Une impatience nerveuse passa comme un frisson et une nouvelle angoisse inquiéta les esprits. Pourquoi Parsifal n'ordonnait-il pas d'ouvrir la châsse ? Une heure entière, qui parut insupportable à chacun, s'écoula.

Tout à coup le grand Maître se leva et fit un signe :

Le voile de pourpre qui enveloppait la châsse d'or tomba et le Saint Graal apparut.

Pendant que le pontife prenait la coupe incomparable et la posait devant lui, quelqu'un était entré, sans être vu. Quoiqu'il portât le manteau des chevaliers, il se tapit au coin le plus sombre, près de la porte.

L'ombre envahit le saint lieu, comme il arrivait à chaque exposition de la relique. Cette fois l'ombre resta, le Graal refusait de se manifester : depuis un demi-siècle ce refus d'en haut ne s'était pas produit. Une rumeur, où il y avait de la plainte, du reproche, de l'amour et de la rébellion, s'éleva, comme une réponse, à la fois suppliante et séditeuse.

A cette manifestation céleste, Parsifal, déjà harassé par l'effort physique, chancela : l'audace de son action l'épeura. Une seule présence offusquait le précieux sang. Il n'avait qu'à dire une parole pour que le miracle eût lieu, à la sainte joie de tous : cette parole eût été l'arrêt éternel de Klingsor, cette parole précipitait le plus noir des pécheurs à la géhenne et il ne la dit pas. Il pleura, il pleura comme un enfant, comme un fou : et les chevaliers, en entendant de tels sanglots et ne sachant pas leur cause, s'émurent ; et par une contagion soudaine qu'expliquait la crispation de la longue attente, un immense sanglot monta frapper les voûtes.

Soudain, un trait lumineux, mince comme celui que trace un imagier, partit du calice et toucha le coin sombre où une forme épaissie était tapie.

La forme se déroba, le mince rayon la suivit.

Pendant un moment, le trait se déplaça, comme s'il fouillait le bas de l'église et y poursuivait quelqu'un.

Malgré leur piété, les assistants s'aperçurent de l'étrange effet ; et leurs regards, quittant l'autel, suivirent le filet lumineux.

Un chevalier que nul ne connaissait, ou du moins un homme couvert du manteau de l'ordre, fuyait en vain la flèche de lumière, criblé de ses coups ; il s'affalait, tournant, tombant et se relevant, comme si chaque contact de la divine lueur l'eut brûlé.

L'obscurité cachait la laideur du personnage. On ne voyait qu'une masse en détresse qui se convulsait sous une volée de traits ardents. Un cri s'éleva, d'une angoisse indicible et l'ombre s'affaissa et demeura inerte. Alors le rayon s'élargit, se colora, s'échauffa ; et d'une lumière croissante, il baigna le manteau, il l'inonda de clarté.

- " Hosannah ! " entonna Parsifal, avec un accent de joie qui fit sauter les cœurs dans les poitrines. Telle était l'entière communion de ces élus de la foi qu'ils frémissaient à l'allégresse de leur chef sans en savoir la cause.

- " Hosannah ! ", crièrent chevaliers, écuyers, pages.

Du manteau, un être affreux sortit, crapaud monstrueux, lamentable, et comme l'animal auquel il ressemblait, cet être se traîna, dans le rayon

étincelant qui l'attirait comme une puissante et invisible main. Quel temps fallut-il au pécheur pour ramper de la porte jusqu'à l'autel ? Son affreux visage souriait sous une pluie de larmes et ses hoquets montaient dans le silence plein de stupeur, déchirant, à croire qu'il allait mourir.

Douloureuse limace, qui laissait la bave de son repentir sur la dalle, il atteignit l'autel. Là, il essaya de se lever, battit l'air de ses bras courts, en oiseau fou.

Il voulait parler. Cette voix, qui avait appelé le diable si souvent, ne devait pas résonner dans ce lieu ; et le Saint Graal l'éblouit d'un tel coup de lumière qu'il tomba.

Le céleste rayonnement s'attarda sur le misérable avec une ineffable prédilection de charité ; puis, la clarté divine se répandit sur tous, épanouissant les nobles consciences.

Après la cérémonie, Parsifal ordonna que Klingsor fût enterré au bas de sa propre tombe, à ses pieds, afin de témoigner de la miséricorde de Dieu et de la vertu du Saint Graal.

CHRISTINE TOURNIER A LU POUR VOUS...

Points de Vue Initiatiques¹

Revue de la Grande Loge de France, n° 192, juin 2019, 122 pp.*

Une fois n'est pas coutume : le présent numéro est entièrement consacré à la Grande Loge de France (GLDF) et donc au seul Rite pratiqué au sein de cette Obédience, le Rite Ecossais Ancien et Accepté (REAA) dont nous connaissons tous déjà la richesse et la vibrante dimension spirituelle.

Cet exemplaire « exemplaire » est à la fois un rappel historique, un témoignage initiatique, un rappel de la portée symbolique dans la mise en action d'un Rite essentiellement humaniste, tant sur le plan social que numineux.

Un long chemin a été parcouru depuis ses débuts mais son essence est demeurée intacte. Chaque profane initié comprend alors sa dimension universelle, son engagement personnel, sa responsabilité dans la cité comme vis-à-vis de lui-même, l'élargissement de sa pensée qui doit se départir des certitudes, des a priori et des jugements irréflectifs. L'impétrant reste lui-même tout en élargissant son être ; il se fait fort d'« être » pour les autres tout en se respectant et en veillant à l'amélioration de sa personnalité, à l'attention au Vrai, à la quête de la Vertu, mais dans la souplesse et la compassion qui doivent habiter tout Franc Maçon. C'est tout son être qui est concerné par les règles (et non le rigorisme), les rites (et non les représentations théâtrales), l'éthique (et non les obligations légales).

Le Franc Maçon est RESPONSABLE du chemin qu'il choisit tout en suivant des préceptes qui ne sont que des cailloux blancs l'aidant à avancer en son propre destin. Il n'est pas reconnu comme tel seulement pas les autres : encore faut-il qu'il se reconnaisse lui-même comme

¹ Abonnement un an (4 numéros) : 24 €

Abonnement deux ans (8 numéros) : 45 €

Anciens numéros hors série : 6 €

Paiement par chèque, virement ou prélèvement automatique

S'adresser, pour toute information, à la rédaction : redaction@gldf.org

cherchant authentique, en voie d'amélioration personnelle, en générosité non seulement matérielle et intellectuelle mais avec sa part « divine » qui est la prégnance constante de son être.

Nous suivons le fil des articles comme nous suivrions le fil d'une eau limpide et calme.

Marc Henry engage évidemment le propos par une réflexion sur le sens de l'initiation au REAA. Puis Dominique Losay nous démontre ce qu'il en est de devenir Homme en étant Initié. C'est ainsi que, tout naturellement, Gabriel Samsó nous introduit dans l'art du symbole. Et cet homme qui s'accomplit en devenant Maçon, Perry Wiley témoigne qu'il le fait aussi à l'extérieur du Temple. Et Hubert Greven d'insister sur la « méthode » utilisée, le REAA.

Ainsi s'accomplit l'itinéraire dont Philippe Charnel rappelle qu'il doit apporter la joie dans les cœurs. Différents témoignages, emplis d'émotion, suivent, qui permettent à Robert de Rosa d'insister sur les notions de devoir et de transmission.

Puis viennent les articles sur les sources du Rite par Louis Trébuchet, la gouvernance de la GLDF par Patrick Vidal, et, bien sûr, l'universalité de l'Obédience en d'autres pays par Jean-Jacques Zambrowski.

La revue s'achève par une présentation de la beauté des temples qu'apprécie François Gruson, la poésie qui se dégage dans les loges, harmonieusement présentée par André Ughetto. Enfin, Jean-Pierre Thomas revient sur les notions du mythe et de l'histoire tandis que Brahim Drici met un point d'orgue à cet itinéraire à travers le Rite et l'Obédience en en révélant le sceau dont les amoureux du symbolisme peuvent apprécier la richesse.

Comme je le dis et redis à chaque nouvelle recension de cette superbe revue, la qualité des articles, courts et concis (contenu), s'accompagne d'une iconographie en couleurs, riche, recherchée, adaptée à chaque sujet, sur un papier de qualité (contenant).

Bref, une des meilleures revues maçonniques – sinon la meilleure – du moins pour ce qu'est, pour moi, la VRAIE Maçonnerie. (Ceci sans vouloir le moins du monde déprécier nombre d'autres excellentes parutions obédientielles qui traitent de questions plus historiques et/ou sociétales).

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

